



**HAL**  
open science

**”Agréez, Monsieur et cher collaborateur, l’assurance de  
ma considération très distinguée” Lettres à  
Roland-Manuel, (1918-1929).**

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. ”Agréez, Monsieur et cher collaborateur, l’assurance de ma considération très distinguée” Lettres à Roland-Manuel, (1918-1929).. Les Cahiers Max Jacob, 2019, 19-20, pp.32-106. 10.3406/maxja.2019.1363 . hal-02314756

**HAL Id: hal-02314756**

**<https://hal.science/hal-02314756>**

Submitted on 13 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ment » du timbre, qui n'attend que la malveillance pour prendre un nom plus redoutable.

Le sait-elle? On le croirait, car elle semblait inquisite vocalement, au point que dans les phrases qui sont du chant pur, elle n'articulait même plus, pensant ainsi aider à l'émission.

Qu'elle écoute Fugère, elle y verra la preuve que c'est une funeste erreur de croire que l'articulation peut gêner l'émission — bien au contraire, elles sont sœurs siamoises — si j'ose dire.

Je suis désolé de faire ces réserves au sujet d'une artiste si sympathique et si intéressante, mais je me console en espérant quelles lui seront utiles... peut-être.

Mlle Reville est le charme poussé jusqu'à l'exa-

gération, sa voix est toujours miellée, comme l'épouse de Marouf, son chant se courbe caresseusement (1) et ses attitudes semblent éternellement consentantes à tout ce qu'on voudra.

Tout cela n'est pas trop gênant dans le rôle de la jeune Reine, mais tout cela manque un peu de couleur, c'est gentillet et doux comme du sucre d'orge. Les chœurs ont très bien chanté et joué, le joli ensemble des femmes à la fontaine au 1<sup>er</sup> acte fut fort délicatement nuancé.

Quant à l'orchestre, sous un Archaimbault carmoisi, il jona trop fort... admirablement.

MERCUTIO.

(1) Néologisme appelé au plus grand avenir. (Note de la Direction).

## TRIANON-LYRIQUE

### Isabelle et Pantalon

C'est avec un réel et profond plaisir que nous avons applaudi l'opéra-bouffe de Max Jacob et Roland-Manuel, ignorant des subtilités de la mode et des écoles, le public du Trianon-Lyrique, à son tour, manifeste, à chaque nouvelle représentation d'*Isabelle et Pantalon*, son plaisir et son amusement. Voilà ce que nous sommes les seuls, tout d'abord, avant même de tenter de préciser quelques unes des raisons qui nous font aimer cette œuvre.

Les noms de Max Jacob, d'une part, de l'autre, de Roland-Manuel, ne sembleraient-ils pas pour des esprits simplistes, la promesse d'un de ces spectacles que le jargon du jour classe dans on n'a jamais su quelle « avant-garde », avant-garde de quoi, de qui — et pourquoi? Qu'un artiste, lassé de trop de phrases, de couleurs, d'harmonies connues et rabâchées tente de se réaliser avec un esprit qu'il voudrait « nouveau », cela n'a jamais signifié qu'il entende faire, autour de lui, le désert, briser les statues des dieux et incendier les temples. Il importe aujourd'hui plus qu'à aucun autre moment de signaler et de dissiper une méprise dangereuse.

Certains spectacles, ces dernières années, étonnèrent et choquèrent. Il faut cependant penser avant de les condamner trop vite au réel et long travail qu'ils représentent et se demander si quelqu'un au monde peut se trouver qui puisse vraiment songer à perdre son talent et son temps pour aboutir à une simple mystification. En réalité, les années passant, les vernis un peu durs effacés et les rapprochements trop inattendus atténués, bien des gens s'étonneront de trouver vivantes et solides, des œuvres, là où ils prophétisaient: autant en emporte le vent! C'est que le vent n'emporte, au contraire, que les phrases hâtives, les jugements gonflés de vide, les mots lourds de prétention et de sottise. Mais ces œuvres soi-disant « anarchiques », ces « petites » œuvres, ces gringantes « amusettes » que sont, pour trop d'honnêtes gens, nos dernières musiques, deviendront enfin ce que, dès le premier jour, elles furent: autant de mailles solides dans une trame éternelle, autant de points de repère sur la longue route du plus mystérieux et du plus troublant des arts.

*Isabelle et Pantalon*, et cela frappe dès qu'on en entrevoit la partition, dès qu'on en scrute les intentions, les tendances, ne veut pas se prêter un instant à l'équivoque du « modernisme ». Nulle œuvre moins « surprenante », en un certain sens, et plus réactionnaire. Mais il faut s'entendre sur la « surprise » ou la « réaction ».

Nulle œuvre moins *surprenante*, si l'on considère tout ce qui a pu, sous le couvert de ce malentendu que nous signalons plus haut, paraître *surprenant* ou « avant-garde » (et d'ailleurs, des maîtres tels que Stravinsky ou Satie ne se placent-ils pas, eux aussi à l'opposé de cette avant-garde). Nulle œuvre plus *réactionnaire*, si l'on songe qu'une réaction n'est pas un instant l'adhésion à quelque mode d'expression primé pas plus que le classicisme ne demeure le privilège de poètes qui s'imaginent « néo-classiques ».

*Isabelle et Pantalon* contient assez d'inattendu, d'imprévu pour satisfaire à cette nécessité pour une œuvre de porter en elle du *notre-temps*, mais cet opéra-bouffe ne spéculé pas sur quelque trouvaille ou sur un faux baroque devenu vite banal. Il réagit au contraire contre cela par son écriture, sa composition, par tout

un côté traditionnel qui est, je crois, pour beaucoup dans la méprise à peu près générale ou est tombée à son sujet la critique officielle.

Sans doute le livret de Max Jacob a-t-il aussi contribué quelque peu à une semblable méprise de même qu'il a dû soutenir Roland-Manuel dans la voie même qu'il s'était résolu à suivre. On connaît l'admirable auteur du *Cornet à dés*, son lyrisme surprenant qui



Roland-Manuel, par Max Jacob

déborde à chaque instant la plus complète fantaisie, son humour nostalgique, sa mélancolie allée qui accroche infailliblement le cœur au travers de tant de poèmes uniques, de ce petit chef-d'œuvre enfin: le *Gabinets noirs*, recueil de « lettres avec commentaires ». Le livret qu'il écrivit pour Roland-Manuel est un véritable livret, non un prétexte à quelque « tentative d'art ». Mais la critique qui vient l'entendre, comme il vient écouter la musique qui en trace le ferme commentaire, s'est à l'avance persuadé qu'il allait assister à une manifestation, entre quelques autres, de ce que M. de Pawlosky nomme: l'école du coq-à-l'âne, le coq-à-l'âne en l'occurrence étant, n'est-ce pas, l'ensemble de ces rapports imprévus mais d'un subtil agencement et qui, de tous temps, soutiennent la poésie. Au devant d'une pièce où l'esprit de Labiche, l'attendrissement des romances de Méilhac et Halévy, la forte saveur des farces que nous allons voir à Médrano, ressuscitent, s'incorporent et se poétisent avec une fraîcheur miraculeuse, trop de personnes, parmi les

Max Jacob, *Portrait de Roland-Manuel* paru dans *Lyrica* (n° 11, 2<sup>e</sup> année, janvier 1923, p. 9) en illustration du compte-rendu de Georges Auric à propos des représentations d'*Isabelle et Pantalon* au Trianon Lyrique.

**« AGRÉEZ, MONSIEUR ET CHER COLLABORATEUR,  
L'ASSURANCE DE MA CONSIDÉRATION  
TRÈS DISTINGUÉE... »  
LETTRES À ROLAND-MANUEL (1918-1929)**

Édition revue et augmentée,  
édition critique de Patricia SUSTRAC\*

L'amitié entre Max Jacob et Roland Alexis Manuel Lévy dit Roland-Manuel (1891-1966) est précoce. Sans doute se sont-ils d'abord croisés dans le cadre de l'ébullition artistique de Lyre et Palette. Jacob expose dans ce lieu mythique du 6 rue Huygens, on y entend ses poèmes, Jane Bathori les chante. Roland-Manuel y prononce une causerie le 18 avril 1916 sur Erik Satie ; il est de toutes les rencontres consacrées à Maurice Ravel, son maître. Mais, c'est Jacob lui-même qui donne le premier jalon de cette rencontre lorsque, cherchant à illustrer pour *Cinématoma* un type de caractère des Béliers - signe astrologique de son correspondant -, il puise dans ses dossiers de correspondances et recopie sa première lettre datée du 17 décembre 1917 qui sollicite avec une émotion touchante un rendez-vous (voir *infra*).

Cette amitié – malgré les vingt années d'écart entre les deux hommes –, est immédiate ; elle se ramifie aussi au « clan » Lévy dont Jacob devient un intime. On lira dans cet épistolaire plusieurs invitations adressées au poète à se rendre au Fresnes – villa des Dreyfus, les parents du jeune homme, à Lyons-la-Fôret. À leur

---

\* Patricia Sustrac a publié des articles critiques et biographiques et édité plusieurs correspondances de Max Jacob. Elle est Présidente de l'Association des Amis de Max Jacob depuis 2005 et Directrice de publication des *Cahiers* consacrés à l'auteur.

domicile parisien, Jacob rencontre, entre autres, Michel Leiris et les Salacrou. Avec l'un et les autres, Jacob entretiendra une abondante correspondance<sup>3</sup>. Cette amitié est surtout le terrain fertile d'une complicité d'artistes inaugurée le 24 juin 1919 à la Galerie Barbazanges où Roland-Manuel donne à entendre une cantate pour piano et voix sur le poème de Jacob, « La Vierge aux rochers » (*O.*, 374). Si cette partition (non inscrite à la Sacem) a, hélas, disparue, on garde la trace de leur collaboration majeure dans l'écriture de l'opéra-bouffe *Isabelle et Pantalon* : Jacob pour le livret, Roland-Manuel pour la partition.

Il est beaucoup question des œuvres de Jacob dans cet épistolaire. Il informe son correspondant de ses travaux en cours ou de ses publications et on note, ici plus que dans d'autres épistolaires, la porosité entre les lettres et son œuvre. Par exemple, les cinq premières lettres se situent dans le contexte de l'immédiate parution du *Cornet à dés*, elle prolongent les réflexions esthétiques de la préface-manifeste du recueil sur les questions de l'invention, de l'inspiration, « du point central » de la composition et sur le concept-clé de « situation. » Sur le plan poétique, en mars 1918, la description d'un Paris bombardé emprunte directement aux poèmes de guerre du *Cornet* (*O.*, 352 sq).

En septembre 1921, alors que Jacob évoque longuement deux jeunes bénédictins qui deviendront des relations très chères, il note que sa lettre-portrait n'est pas à considérer comme une suite du *Cinématoma*. Et quoi de plus amusant, pour l'auteur ayant dédicacé son recueil de lettres fictives *Le Cabinet noir* (Bibliothèque des Marges) à Roland-Manuel que de lui en écrire une ! En juin 1922, feignant de revenir de Marseille, Jacob débute sa lettre par un pastiche de Musset, cette figure stylistique donnant le ton à la description de son voyage fictif emprunté à ses notes de voyage de 1920 alors qu'il séjournait sur la Côte d'Azur.

Cette correspondance se distingue également par une intense expression de l'amitié. Les propos sont toujours extrêmement chaleureux. Un lien ardent s'exprime dans les formules d'appel et les clausules souvent hyperboliques. Elles se traduisent par des superlatifs, des répétitions, des adverbes polysyllabiques morphologiquement identiques (adverbes en -ment) : *infiniment*, *énormément*, *fidèlement*, *sincèrement*, *vraiment*, *amicalement*... qui étirent et ralentissent les formules d'appels ou les clausules prolongeant ainsi la communication intime de la lettre.

Les formules affectueuses se déclinent à l'envi. Elles se manifestent par des gradations emphatiques dans lesquelles le corps du scripteur est ostensiblement mû par l'élan qu'il éprouve : les bras serrent, les joues sont embrassées, les

mains sont serrées, le cœur palpite. Nombre d'entre elles font référence à la morphologie, sans doute généreuse, de Roland-Manuel. Elle inspire à Jacob la métaphore du coussin ou de l'édredon, signe évident de l'abandon, de l'intimité et de la confiance que l'un et l'autre s'accordent :

*« Cher petit oreiller » – [Jacob peut] « poser [sa] tête sur [son] édredon » – [Jacob est] « [son] vieil oreiller ou traversin, et en tout cas, [son] bon ami bien cher.*

Lorsque Roland-Manuel annoncera sa conversion, le « doux oreiller » deviendra, pour Jacob, « le solide soutien de sa faiblesse. »

Les formules d'adresse sont renforcées par des possessifs et des adjectifs liés au prénom du destinataire qui dynamisent l'élan affectif :

*« Cher Roland » – « Très cher Roland » – « Bon Roland » – « Mon bon Roland » – « Cher et brillant Roland. »*

Les formules s'achèvent, en clausule, par une déformation ludique du prénom : « Je t'aime mon gros Rolando. » L'assonance en – o – accroît la rondeur suggérée de l'adjectif, la sonorité de l'ensemble roucoule. Ou bien, le prénom finalement remplacé par « Pylade », signe de l'amitié légendaire et indestructible que Jacob souhaite instaurer avec son cadet, subit des variations prosaïques hypocoristiques :

*[...] Il y a des moments où j'ai envie de t'appeler « mon cher enfant », d'autre fois, « mon gros pépère », ou encore « cher Maître » ou « Monsieur et admiré porte-plume », ou bien de te donner les noms les plus tendres, mon Roland chéri, bien-aimé Roland etc..., ou bien de te dire « Vous » pour avoir la joie de te tutoyer enfin !*

Jacob complète la formule d'adresse par l'emploi de procédés itératifs : les exclamations haletantes font rebondir l'ardeur du sentiment et son exaltation : « Roland ! mon Roland ! Mon cher Roland ! » – « Je t'aime, mon Roland ! » – « Orlando ! Orlando ! »...Les clausules sont ferventes, elles fusionnent joie et amour pour le destinataire dont le nom est proféré avec délectation :

*« Je t'embrasse » – « Je t'aime et t'embrasse » – « Quelle joie de t'embrasser » – « J'aime Roland-Manuel et je l'embrasse. »*

Enfin, les clausules s'additionnent les unes aux autres dans des envolées lyriques appuyées par le vocatif – ô -. Jacob mêle l'hyperbole – « génial » au langage familier – « veinard, gros/double » - et le mélioratif. L'éloge et l'humour s'entrelacent pour créer un semblant d'effet de distance rassurant pour le destinataire qui n'en est pas moins happé par les compliments peu éloignés de ce que Vincent Kauffman nomme « l'équivoque » de la lettre qui peut dire en niant, nier en proclamant :

*Mon gros Roland, je t'embrasse Ô double artiste ! Ô génial musicien et veinard !  
tu es le meilleur littéraire de la bande.*

La passion de Jacob ne s'exprime pas toujours directement. Les allusions et les citations sont aussi pour l'épistolier une manière d'exprimer son ardente amitié de manière oblique. Lorsque Jacob déclare : « Je vous aime et j'en meurs », il emprunte au titre d'une valse populaire créée en 1911 et que l'on chantait encore volontiers à l'époque de la rencontre avec Roland-Manuel<sup>4</sup>. Quand il place en exergue de ses lettres la réplique de Doña Sol à Hernani - « Vous êtes mon lion superbe et généreux » (Act V, sc. 3)<sup>5</sup> ou en clausule celle de Chimène à Rodrigue - « Va, ne me hais point ! » (*Le Cid*, Acte III, sc. 4), il extrapole son statut d'écrivain lettré. Patrick Dubuis notait dans son article « Expressions de l'homosexualité dans la correspondance de Max Jacob<sup>6</sup> » que l'émoi sexuel de l'auteur s'exprimait souvent par l'emploi du féminin - non le genre - mais par des procédés stylistiques comme la comparaison. L'usage de citations connues de tous ou de formules empruntées à la culture populaire nous semblent enrichir ce procédé. Jacob s'approprie un matériel linguistique préformé pour le soumettre à ses propres fins tout en gardant le consensus social et culturel qu'il désigne : Jacob infléchit l'usage de l'emprunt tout en lui gardant une certaine neutralité derrière laquelle on verra d'abord l'homme cultivé, un second degré ludique, avant de distinguer le séducteur.

À ce titre, plusieurs lettres de Jacob proposent de longs développements au sujet des « affections déréglées » que l'épistolier renvoie non à un usage pour désigner les homosexuels mais aux préceptes de *l'Imitation de Jésus Christ* dont un chapitre en porte le titre (I, 6). La passion déployée par le scripteur a sûrement interloqué le jeune homme. Jacob, quant à lui, estime qu'elle est le signe d'une amitié qui doit nécessairement se manifester par des déclarations brûlantes dont la répétition a pour objectif d'embrasser un caractère universel : « Je t'aime/Je t'aime/Je t'aime/dans toutes les langues » écrit-il en octobre 1923. La déclaration d'amour énoncée dans une babelisation de la langue est proposée comme le gage d'un salut éternel :

*En dépit de L'Imitation, je t'aime et je t'aimerai jusqu'au Jugement Dernier, et même après au Paradis où je trouverai bien le moyen de te faire entrer (mars 1918).*

Cette correspondance, malgré ses nouveaux apports, est encore incomplète ; il est donc difficile de savoir comment le jeune Roland-Manuel a réagi à toutes ces protestations ferventes. Mais on ne peut s'empêcher de s'interroger : à trop demander, Jacob n'orchestre-t-il pas lui-même ses propres déceptions ? On retrouve en effet dans cet épistolaire les *topoi* de l'épistolaire jacobien. La joie de recevoir une lettre est une épiphanie, surtout pendant l'exil à Saint-Benoît-sur-Loire où Jacob se réfugie en 1921. Roland-Manuel est alors sa vigie auprès de ceux qu'il a quitté à regret : les Kahnweiler, Michel Leiris, les Salacrou, les Bertin, Ravel ou Honegger... Roland-Manuel devient le porte-voix du poète exilé. De nombreuses lettres concernent ainsi un public plus large que son seul destinataire : parents, amis, relations communes peuvent y trouver des nouvelles, des saluts, des conseils. La correspondance est alors le ciment d'une amitié vécue comme une consolation : « [...] Mes yeux ont lu ton écriture avec joie, si mes oreilles n'ont pu entendre les paroles de l'amitié, mes yeux les ont lues » (24 novembre 1921). Partant, l'exigence de Jacob est sous-tendue par le respect d'un contrat épistolaire qui repose sur un engagement sans doute peu respecté par le cadet : « À mon cher Roland/pour avoir une lettre de lui./Son ami fidèle », écrira Jacob en dédicace du *Terrain Bouchaballe*. La crainte du silence plonge d'ailleurs Jacob dans un grand désespoir : « Tâche de me montrer plus souvent que ton affection répond constamment à la mienne » écrit ce « conscrit » de l'amitié. Ainsi, quand les lettres tardent, Jacob prescrit des remèdes dont la formulation s'apparente aux comptines enfantines construites par le jeu des queues<sup>7</sup> : « Si tu n'as pas le temps de m'écrire une lettre, écris une carte postale, si tu n'as pas le temps d'écrire une carte postale, envoie-moi une carte de visite » (3 février 1923). Une lettre de Roland-Manuel a en effet le pouvoir miraculeux de faire disparaître toutes les angoisses (20 juillet 1923). Jacob accorde à l'épistolaire la puissance du fétiche. Et, lorsque l'amitié décroît, Jacob exprime à la fois sa mélancolie et sa déception :

*Mon amitié n'est pas refroidie, cher Roland, mon pauvre cœur est toujours brûlant. Seulement il est comme la lampe à soudure autogène ; quand la flamme sent un coffre trop résistant, je la dirige vers des parois plus poreuses. Dans la solitude, on sent mieux. La télégraphie sans fil est vieille comme Adam séparé de son Ève. Je t'ai senti environné d'une gloire « repoussante », prends ce mot dans un sens étymologique. Les flammes du nimbe atteignaient celles de mon pauvre cœur, ou plutôt ne les laissaient pas briller.*

L'analogie cœur/lampe/lumière est fréquente chez Jacob : elle se rencontre principalement dans les poèmes religieux pour désigner l'expérience chimique de la présence divine par la flamme qu'elle suggère (*Sacrifice impérial*, O., 1436). Expérience violente et rapide, invisible puisque métaphorique (« la télégraphie sans fil »), douée d'une grande intensité, elle a le pouvoir de pénétrer dans l'intimité de l'être (« le coffre »). Jacob unit la technique à l'univers religieux et, ici, à sa conception de l'amitié. Ces analogies et ces métaphores désignent le caractère vital de la présence divine et/ou de l'amitié obtenue grâce à la fusion de la soudure. Or, cette opération est possible à l'unique condition de la perméabilité obtenue par l'attention portée à la vie intérieure : « Le résultat premier de la vie intérieure est de nous rendre perméable » résumera Jacob dans ses *Conseils à un jeune poète* (O., 1695). Jacob appelait constamment ses correspondants à la conquête de la vie intérieure pour abolir tout obstacle entre soi et l'autre, entre soi et le monde, entre soi et Dieu. La puissance de la lumière doit traverser la matière poreuse ou... s'orienter « vers des parois plus poreuses », en témoigne sans doute le nombre impressionnant de correspondants de Jacob (près de 500 répertoriés à ce jour).

On peut s'interroger sur le parallèle saisissant entre la déception inévitable des amitiés entretenues par Jacob et la théorie déceptive de l'art que Jacob défend (« Lettre à un éditeur », O., p. 163-164). Il n'est pas certain que l'ardeur des amitiés jacobiniennes lui aient apporté la ferveur des sentiments à laquelle il aspirait. « Que tes lettres jadis étaient tendres – écrira-t-il au jeune homme - Je t'embrasse, cher Monsieur. » Juxtaposant l'intime à l'appellation protocolaire, Jacob signifiait sans doute, dès 1918, à l'aube jaillissante de cette relation, le désespoir initié par la puissance même de sa passion.

## NOTE D'ÉDITION

La correspondance que nous présentons rassemble trente-quatre envois échelonnés de 1918 à 1929 auxquels s'ajoute une lettre adressée à Mme Dreyfus, mère du musicien. Elle s'enrichit également d'une lettre et de deux cartes postales de Roland-Manuel au poète.

Notre publication révisé et augmente les éditions générales de la correspondance de Jacob publiées par l'abbé Garnier (éd. de Paris, 1951 et 1953) et par Didier Gompel (éd. du Zodiaque, 1989 ; rééd. L'Arganier, 2006). Elle s'appuie sur trois collections privées, et les manuscrits conservés à la BnF acquis par Didier Gompel (NAF 28312-91) qui proviennent de la vente « Archives



musicales de Roland-Manuel, 1<sup>re</sup> partie » dispersée le 14 mai 1986. Deux lots sur les trois concernant Max Jacob ont été acquis par Didier Gompel :

- ☞ le lot 123 composé des lettres du 26 janvier 1922 à l'année 1928 - soit un ensemble de 15 missives (42 pages de format divers) dont la lettre à Mme Dreyfus,
- ☞ le lot 124 composé de brouillons de chansons pour *Isabelle et Pantalon* (9 pages avec nombreuses ratures et corrections) et d'un manuscrit intitulé « Chanson de caf'conc' pour Fillacier » [voir le dossier « Chansons » dans le présent volume].

Le lot 122, dont on ignore toujours la localisation, a échappé au collectionneur (14 lettres du 17 septembre 1917 au 24 novembre 1921 soit 48 pages de formats divers dont 2 lettres avec dessins à la plume). Cependant, Claude Roland-Manuel, fils unique du musicien, avait réalisé des copies de ces lettres avant la vente. Dix d'entre elles nous étaient très partiellement connues ; cinq avaient échappé aux éditions *princeps*.

Les lettres de Roland-Manuel à Max Jacob sont conservées dans deux collections privées. La première est celle de Gaspard Olgiati. Elles appartenaient à Antoine Olgiati (1870-1948), son grand-père, médecin quimpérois réputé, qui avait soigné le poète après son accident de voiture d'août 1929. Pour marquer sa gratitude, Jacob lui avait offert un lot volumineux de lettres à lui adressées parmi lesquelles celle du musicien<sup>8</sup>. La seconde est la collection de Marie-Lionèle Floch que Jacob pourvoyait en lettres et documents philatéliques.

Les lettres de Roland-Manuel au poète confiées en 1938 à Michel Manoll pour être vendues et finalement retirées du circuit de la bibliophilie par Jacob ne sont toujours pas retrouvées<sup>9</sup>.

Je remercie le père Patrick Halla pour son aide lors de la transcription des lettres. Je remercie également Gaspard Olgiati (1942-2012), fondateur des éditions Babel, et François Prieur de m'avoir ouvert leurs collections. Toute ma reconnaissance va à Gilles Roland-Manuel, petit-fils du compositeur et aux ayants droit du poète Max Jacob d'avoir permis cette publication.

Patricia SUSTRAC

Quand j'étais roi de Béoitie  
j'avais des sujets des soldats.  
Offenbach

... depuis que j'habite à St-Benoit  
dans un monastère je n'ai plus  
rien que la foi

ceci explique le titre

Max Jacob

a cob.

14 sept. 1922.

à mon ami Roland

[fin mars 1918<sup>10</sup>]

Cher Roland

Quel malheur que *L'Imitation* me défende les affections dérégées<sup>11</sup> ! je suis obligé de le faire à moi-même de celle que j'éprouve pour toi, mais aussi quelle joie raffinée dans cette lutte de soi contre soi ! Je mets donc mon habit noir qui a la forme d'une guillotine, car c'est en veston qu'on écrit les lettres trop tendres. Je ne vois plus Marcel Ormoy<sup>12</sup> et je le regrette pour moi et pour lui, en revanche je vois un de tes ennemis. Très jeune homme vraiment précoce et que je ne nommerai pas ; je lui apprendis à t'aimer. [2]

Le bombardement m'a fait peur un jour et dans ce jour, une demi-heure. J'avais dîné chez les Hertz, rue de Courcelles : des voisins de campagne à tes parents<sup>13</sup>. Quoi ! au dessert, le champagne a été débouché à 120 kilomètres de Paris, ou plutôt c'était au-dessus de Paris ce soir-là. Toute la compagnie est descendue faire de l'esprit dans les caves, j'ai préféré l'aller faire chez moi. C'était le soir des brouillards artificiels ; la moindre raie de lumière était remplacée par une vapeur qui sent l'ail et angoisse le plexus solaire. La nuit ! des ombres qui parlent ! et moi perdu dans cette opacité et sur ce que je pensais être les boulevards extérieurs. Au-dessous de toute une pétarade formidable, un feu d'artifice sans chandelles. Place Clichy (ou ce qui me parut l'être), des voyous se disputaient dans le brouillard en riant<sup>14</sup>.

C'était [3] atroce. J'ai eu l'idée de l'enfer et je me promets de tout faire pour mériter le Paradis. Sur la route qui y mène, ce qu'il y a de plus dur, c'est de renoncer aux affections dérégées.

----- Je t'assure que je ne sais rien du sort de la guerre<sup>15</sup>.

Tes parents ont bien souscrit au *Phanérogame*<sup>16</sup>. La souscription d'ailleurs ne s'augmente guère (la guerre !). Naguère *Le Cornet* marcha mieux. Je fais toujours ma petite peinture et mes travaux pour Doucet<sup>17</sup>, il me semble que j'ai renoncé au grand art. À part le poème en prose mais ça... c'est le pain quotidien, ça ne compte pas.

En dépit de *L'Imitation*, je t'aime et je t'aimerais jusqu'au Jugement Dernier, et même après au Paradis où je trouverai bien le moyen de te faire entrer.

Max Jacob

Mes souvenirs à ta femme et mes remerciements à tes parents<sup>18</sup>.



jeudi 18 avril 18<sup>19</sup>  
17 rue Gabrielle XVIII

Cher Roland

Ton ennemi qui est venu deux fois chez moi sans en être chassé, l'est aujourd'hui par la loi militaire : il est allé composer des variations sur l'air de l'extinction des feux en fanfare, pour lui apprendre à être grave. Quant à « la page », elle est tournée, et le bombardement rend le verso illisible. J'écris une « Méditation sur le Jugement dernier ». *Le Phanérogame* est à la page de 1905 où il fut écrit : c'est mon premier ouvrage et le meilleur peut-être, puisqu'il me montre entier et dans cette gaîté de la première jeunesse qui est l'âge d'or de l'art comme la science et l'âge d'art de l'or<sup>20</sup>. (Adage d'art, adage d'or, la tâche d'art dort, attache d'art, attache d'or, la tache d'or : dard). Je ne te parle pas de mon cœur, j'ai peur du ridicule, mais tu n'y as d'autre rival que Dieu et [2] l'adjudant Paulhan (Jean)<sup>21</sup>. Je te ferai connaître l'un et l'autre. Lis la *Légende dorée* de Jacques de Voragine<sup>22</sup>, c'est une abondante source d'inspiration pour une âme pure comme la tienne et qui est destinée à connaître un jour mieux que moi la sérénité qui fait les grandes œuvres. (Tu vois que je n'ai pas peur du ridicule). Tu liras aussi à ta prochaine permission *Le Guerrier appliqué* de Paulhan, titre qui est tout un homme, tout l'homme et un peu plus.

Voici les bulletins du *Phanérogame* dont la souscription boiteuse n'a besoin que de ton aide puissante pour marcher droit. Les souscripteurs à 100 frs seuls paieront l'imprimerie : quelle comtesse (quel conte est-ce ?) quelle princesse de sang royal comblera mes déficits, étant de tes familières. Non point celle qui est l'héroïne de cette anecdote ou épigramme.

Le Comte et la Comtesse de M... ! On leur donnerait deux sous dans la rue.

– Ils les accepteraient !

[*marge gauche verso, tête bêche*]

J'ai lu aussi des beaux romans de Tourgueniev : *Les Eaux printanières* et *Premier Amour*<sup>23</sup>. C'est pour faire la pige à *Et Cie* de J.-Richard Bloch qui a 400 pages (excellente étude d'une famille juive devant la terreur 1914)<sup>24</sup>, deux récits très simples et très tendres – pour faire la pige aussi à Francis Carco<sup>25</sup> qui est parti dans une troupe de saltimbanques (comme enfant de troupe) pour les étudier sur nature comme s'il n'y avait pas eu 7 siècles de littérature française sans études de saltimbanques. Le bombardement se fortifie et les

affaires faiblissent. Je me retrouve comme jadis et infiniment heureux de la liberté dans l'art de l'art en liberté, du libre travail d'art, du travail d'art libre<sup>26</sup>.

J'aime Roland Manuel et je  
l'embrasse

Max Jacob

Voir au verso

[3] Les films de cinéma passent et se ressemblent<sup>27</sup>. La vie s'efforce d'en faire autant.

Chez l'amateur de ma peinture appelé Gebel<sup>28</sup>, je jouais au Nain jaune. Une grosse dame sale ne comprenait pas le jeu. On me dit qu'elle avait eu une fille avant son mariage et qu'elle souffrait de n'en avoir pas de nouvelles. M<sup>me</sup> Gebel me dit : « Elle était dans le cortège lors de mes noces, et apercevant M<sup>r</sup> Copola<sup>29</sup> sur le perron de la maison, elle dit : "Voilà le père de ma fille !" » Ce père l'avait enlevée et emmenée à Londres, la mère, à l'âge de 15 ans. Elle avait eu un enfant de lui et s'était enfuie à Paris sans raison avec l'enfant. Depuis lors, le M<sup>r</sup> Copola pleure cet enfant et la recherche. D'autre part, M<sup>r</sup> Aubry, autre marchand de tableaux, et qui le fut des miens, se vante d'avoir pour maîtresse une certaine Angèle Copola qu'il a, dit-il, ravie à un riche entreteneur. Ceci n'est pas vrai. Angèle fut élevée par la grand-mère de la grosse dame sale, pauvre vieille toujours couchée. Angèle n'allait pas à l'école. Elle s'est donnée seule l'éducation qu'elle a. Elle a mené de bonne heure la vie de petite prostituée. M<sup>r</sup> Copola est l'ami de tout ce monde, la grosse dame sale aussi, Angèle et la maîtresse d'Aubry. La grosse dame sale recherche sa fille. M<sup>r</sup> Copola la recherche aussi, mais personne ne bouge par peur du mari de la grosse dame qui doit ne rien savoir.

Je t'embrasse.

Max

*[marge gauche recto]*

Sur une boutique de mercerie du haut de la rue des Martyrs, on lit ceci : « On demande une jeune bonne de 17 à 18 ans. Petit pelotage à faire ! » Et sur l'urinoir de la même rue : « Abri », à la craie<sup>30</sup>.

*[marge gauche verso]*

NB. Quand les Copola sont arrivés à Paris, ils étaient modèles italiens et ont trouvé dans une cave un cadavre coupé en morceaux.



[1] juillet 18<sup>31</sup>

Mon ami Roland

On ne peut m'en vouloir en haut lieu de mon affection dérégulée pour toi, d'abord parce que ces choses ne se commandent pas ou se commandent mal, ensuite parce qu'elles se recommandent en le cas présent par des intérêts spirituels recommandables. Je crois que tu confonds dans un même mouvement, celui qui te porte vers Dieu et celui dont tu m'honores, et que moi je confonds dans un même mouvement le souvenir que je retrouve dans tes aspirations, des miennes jadis, et un certain idéal humain respectable en somme que tu typifies si j'ose dire. Mais laissons ces analyses sentimentales qui feraient sourire plusieurs racornis de nos amis. D'ailleurs, on n'ose jamais aller jusqu'au fin fond de soi-même [2] ou si on y allait, on serait trop orgueilleux pour avouer qu'on y est. Et puis il y a des choses qui auraient l'air flatteuses et ce serait affreux. Si je te disais par exemple que je suis flatté de tes sentiments, tu rirais, et pourtant c'est vrai ! Ou bien que je suis touché d'être aimé pour moi-même et non par intérêt ou par entr'aide de bande et de contrebande ou pour enchâsser la cour d'un Mécène, ou par reconnaissance, un mot affreux, ou par besoin de conversations littéraires etc... Il me semble que cette fois j'ai brûlé mon orgueil au nitrate d'argent. Allons-y encore un coup comme dirait le siècle pompeux (paraît-il), j'ai plaisir à regarder ta machine humaine dans sa dorure (je ne parle nullement des galons) et à m'imaginer que je la regarderai une autre fois. Je ne parle pas de ce qui est de la sociabilité et des menus agréments de ta société car, pour moi, cela ne touche pas au cœur. Je ne parlerai pas des règles cosmiques qui sont ici pourtant l'essentiel. Je brave donc *L'Imitation* et ses foudres et, avec l'espoir que tu brûleras cette lettre trop brûlante, je t'embrasse devant Dieu avec émotion.

*Nota bene* : les affections complètement réciproques sont infiniment rares. Nous pouvons conserver la nôtre en n'étant qu'amateurs de curiosités esthétiques. Je n'ai pas mentionné comme cause agissante celle-ci, et j'ai eu tort. Ajouterai-je qu'elles sont rares en moi, et vis-à-vis de moi et dans ma vie, et que mon humilité et mon expérience générale jouent ici un rôle assez prépondérant.

Et voilà. Voilà une confession complète ! ne la publie pas même chez le lieutenant d'En face. Remarques-tu – bien que simple maréchal des locaux, tu l'as peut-être remarqué (il y a des moments où j'ai envie de t'appeler « mon cher enfant », d'autre fois, « mon gros pépère », ou encore « cher Maître » ou « Monsieur et admiré porte-plume », ou bien de te donner les noms les plus tendres, mon Roland chéri, bien-aimé Roland etc..., ou bien de te dire « Vous » pour avoir la joie de te tutoyer enfin !

fermez la parenthèse. Remarques-tu, disais-je donc (au fait, je ne me rappelle plus... usage immodéré des cigarettes fines ! il n'y en a plus d'autres...) [3] que lorsqu'on écrit, ce qu'on écrit de ce qu'on écrit a plus de rapport avec ce qu'on aurait voulu écrire ou qu'on croit avoir écrit, que ce qu'on écrit réellement (la forme de ceci est alambiquée, non le fond). Exemple : ainsi je dis confession complète, parce que j'ai cru ou voulu une telle confession, ma plume n'a pas obéi ou bien trop plein de mon sujet, j'ai changé les mots d'une mission trop forte pour eux. Il faudra revoir, réviser, raturer, mettre des reliefs. En réalité, ma confession n'est complète que d'intention.

L'essentiel demeure, et c'est l'essentiel, mais il y a une grande distance du lecteur à l'auteur, distance inamovible, imprescriptible et inabordable.

Rappelle-moi au souvenir de tes parents et de ta femme.

Cordialement à toi.

Le cordialement banal et bref m'enchanté ici.

Je corrige les épreuves du *Phanérogame* qui m'intéresse et m'amuse. Il paraîtra bientôt.

*[marge droite recto]*

De même à la lecture de cette lettre dite brûlante, je la trouve d'une froideur. J'ai déjeuné avec Ormoy. Je vois beaucoup le doux et froid Honegger<sup>32</sup>.

*[tête bêche recto]*

Je déjeune avec Salmon tout à l'heure. Puis, je vais traduire Raymond Lulle chez un espagnol toute la journée<sup>33</sup>.

On a marié Picasso vendredi 12, 4 témoins, pas plus, à l'église russe<sup>34</sup>.



17 sept. [1918]. 17 rue Gabrielle 18<sup>e35</sup>.

17

17

18

52....

« Vous êtes mon lion superbe et généreux »

V. H. *Hernani*, Act. 5, sc. 3

Est-ce tout ce que je puis dire ? je le mets dans la bouche de Lucrece Borgia et sous ma plume, et je l'adresse à ta chère et noble silhouette. Fumes-tu les cigares de l'Intègre et n'oses-tu lui demander autre chose<sup>36</sup> ? j'ose le demander à Celui seul qui peut faire reculer un homme. Je prie... nous prions pour ta conversion, mais mes prières seules seront entendues, s'il est vrai que les ailes

du cœur seules peuvent être celles de la prière. Je m'aperçois que j'écris comme Barbey d'Aurevilly dont je lis un roman. Imagine-toi que je me trouve si bête depuis quelques jours, que j'ai cru indispensable pour ne pas me noyer « tomber » dans le calice [2] du lys de la bêtise (le cas-lys), cas signifie chute. Comprends-tu ce lys dans lequel on se noie (style Barbey)... j'ai perdu le fil... indispensable donc, indispensable, disais-je, de me noyer ailleurs et de transformer le lys rivière en lys branche de secours mutuel, le calice que j'ai choisi pour me guérir de l'autre est un cabinet de lecture. Je lis, je lis, je surlis, courbé sur une gouache ou chevauchant devant l'huile d'un carton, je lis d'un œil, pense de l'autre et peins avec celui du Cyclope. C'est fou ! n'attendez pas de moi, Monsieur, un essai critique sur le dernier roman de Maurice Level<sup>37</sup> ou une page sur Barbey, qui sont, eux ! des auteurs amusants. Barbey surtout ! je t'ai donné un échantillon de son style. Mais j'ai mieux à faire ! j'ai rêvé de ta féerie... j'y rêverai encore avant de m'y mettre.

Retards ! Je suis obligé de battre le fer pendant qu'il est chaud : on me demande [3] de la peinture très exactement à droite d'une part et à gauche de l'autre, c'est-à-dire rue de Castellane (Madeleine) et à Genève<sup>38</sup>. Or, je ne puis négliger cette planche de salut (style Barbey), car je dois à mon imprimeur quelques billets de cent francs (style héros du roman) (le romain roman). Mais bientôt libéré de cette entrave, je courrai d'un pas léger la carrière du poète et j'accrocherai ma lyre à la portée de tes accords mélodieux<sup>39</sup> ce qui veut dire que je me hausserai jusques à la musique.

Nous pourrions intituler la féerie *Le Phalère aux gammes* ou *Le Phanérogame aux gammes*<sup>40</sup>.

Vous êtes mon lion superbe et généreux, et je vous aime de tout mon sacré cœur<sup>41</sup>. Que ne puis-je vous en faire l'aveu pour la première fois et dans un bosquet d'orchidées et de fleurs d'orangers. Le soleil prolongerait ses premiers rayons sur la plage de Monte-Carle et les joueurs frileusement attardés regagneraient leurs cagnats<sup>42</sup> en nous jetant des regards envieux. Au fond, la Méditerranée dirait son éternel mensonge. Ah ! la mer est bien femme ! et cette aurore levait comme un crépuscule ou comme un opuscule.

Vous m'avez fait un grand plaisir en me disant du bien d'un *Phanère aux gammes* déjà décrié. Le cœur d'un auteur est sensible comme un porte-aiguille et délicat comme le duvet qui l'emplit. Style Barbey ! Style Barbey ! Style Barbey !

Je vous aime et j'en meurs

Max Jacob



[marge gauche verso]

Poiret, 107 Faubourg St Honoré<sup>43</sup>. Mes souvenirs à tes nobles parents et à ton épouse forte et charmante.



jeudi 12 déc. 1918<sup>44</sup>

Cher et honoré porte-plume, que Dieu me pardonne l'affection dérégulée et... je commence. Que mes amis me pardonnent le déséquilibre nerveux que je cache sous une placidité plus apparente, si j'ose dire, que réelle. Je suis acca... – je suis acca... blé de besognes. *Le Cinéma Thomas*<sup>45</sup> s'achève et je m'aperçois enfin d'une foule de choses que j'avais niées pour ne pas les avoir comprises. Il n'y a pas de composition au sens propre du mot, mais il y en a une formidable en dehors de l'arrangement artiste des images auquel j'avais cru, homme de décadence que je fus. La formidable composition [2] est la centralisation de l'œuvre ou le rapport de tout non au *Gloria in excelsis*, mais au *Gloria in ventri*<sup>46</sup>. Pour faire un caractère, il ne suffit pas d'en connaître la liste astrologique de traits, mais leur rapport avec le trait dominant. De plus, ce trait dominant ne doit pas dominer, mais il doit lutter avec un autre trait dominant ; tous les autres faisant seulement les frais du pourtour. Sur ce, il ne serait pas mal de ne jamais composer d'intrigue (provisoirement), mais ta féerie pourrait bien devenir une caricature astrale peu mesquine. Pour le moment, je m'essaie dans la romance et le couplet grivois avec un musicien de basse tringle, dans le genre Ronsard pour les jeunes revues et dans le genre psychologique pour *Le Cinéma Thomas* qui ne me vaudra pas l'Académie Goncourt. Je m'efforce d'appliquer le truc du sentiment central à tout : je t'assure que c'est le fin du fin et le bout du centre de la renaissance classique<sup>47</sup>. J'explique tout ceci aux jeunes des écoles, mais ils s'acharnent au lopin de terre qu'ils ont durement conquis. Je n'ai encore été approuvé que du sculpteur-poète Zadkine<sup>48</sup>, dont je parlerai tout à l'heure si j'en ai la place. En poésie, le centralisme aboutit à l'invention, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus rare chez les poètes de tous les temps : c'est la beauté de Ronsard.

Tu liras dans *Sic* un poème « inventé » à la gloire d'Apollinaire<sup>49</sup>. Je suis heureux des succès de Satie bien qu'il persiste à ne pas me regarder<sup>50</sup>, et j'attends de ton retour l'audition, l'édition de *La Vierge aux Rochers*<sup>51</sup>.

Cromwell et son uretère font bien dans ta lettre. Le porte-cartes en peau de mufle me plaît. Georges Duhamel a eu le prix Goncourt<sup>52</sup> : c'est un brave garçon et un honnête homme qui le mérite à tous égards, et je crois qu'il ira très loin

dans la voie des honneurs – des horreurs. Les Académies aiment les honnêtes gens et j'aime ce goût des Académies. Nous ne sommes en somme peut-être pas d'honnêtes gens,

Il faut être un grave homme, un brave homme, et ne pas savoir s'ennuyer.

Le grand sérieux est la condition première du beau pour qui fait rire.

Les écoles ne durent pas 10 ans, les écoliers durent plus longtemps.

Je te présente M. Zadkine.

Il a la lèvre supérieure beaucoup trop longue et très épaisse, le nez petit et écrasé, des yeux rieurs en boutons de bottine, et beaucoup de cheveux presque très noirs. La conversation est pénible, mais pleine. Je lui parlai d'une table de noces où tous les convives se trouvèrent cousins. « Quel étalage ! » dit Zadkine.

Hier soir, il vient m'annoncer qu'il part pour la Haute-Savoie.

« On me promet un Mont-Blanc tous les matins sous ma fenêtre. On a déjà commencé à le préparer ! ».

Il se donne un mal énorme pour nettoyer sa pipe avec un grand dégoût.

« Comment ça se fait qu'on n'a pas inventé pour la pipe quelque chose qui ne soit pas les cabinets d'aisance. On se nettoie ? ... »

Un soir que je doutais profondément de moi, je me le cachais en parlant avec hauteur et d'un ton péremptoire, doctrinal et chimérique.

« Un miracle ! s'écrie Zadkine, un miracle ! Je veux un miracle. Oui ! Il faut que les portes d'une armoire s'ouvrent tout d'un coup. »

— Pourquoi ?

— Pour te faire perdre un peu de ton assurance. »

Il faut l'entendre parler des révolutions, il y mêle de « la férocité béante » et des gros derrières de femmes qui s'asseyent dans les omnibus. C'est vraiment le seul génie que nous ayons dans la littérature : il est sculpteur !

J'ai un autre génie littéraire, c'est un musicien nommé Cingria<sup>53</sup> ; celui-là, ça se passe dedans

et ça ne se traduit que par des éclats de rire qui éclatent comme des pets.

Zadkine et Cingria ne peuvent pas se voir.

Au fond, je m'ennuie immensément et je ne travaille que pour m'étourdir.

Au fond, il n'y a que le bon Dieu et les affections déréglées, dans le genre de celle que j'ai pour toi. Quelle joie de t'embrasser !

Max

Jeudi 17 rue Gabrielle XVIII<sup>e</sup>.

PS. *Le Phanérogame* n'est pas paru !!!

[*marge supérieure recto*]

On annonce un concert Pierre Bertin-Meyer<sup>54</sup> (XVIII<sup>e</sup>, Ravel, etc...). Je n'irai

pas. Représentation tumultuaire d'un poème dramatique avec chœur et Ballets russes au Vieux Colombier. Musique d'Honegger, décors de Fauconnet, paroles de Paul Méral<sup>55</sup>.



6 au matin janvier 1919<sup>56</sup>  
17 rue Gabrielle

Bien aimé ami Roland

Où es-tu ? que je te voie, que je te vole, que je vole, que je m'envole. Je prends un engagement aux Comices agricoles pour ne plus te quitter. Je me fais sentinelle dans ma guérite agricole. « Felix qui potuit rerum cognoscere causas agricola sui bona norint agricola ! agricola ! agricola !<sup>57</sup> »

J'ai toujours aimé l'agriculture, mais maintenant ce sera de la rage, du cirage !

Oh ! pour l'amour du grec ! j'embrasse l'agriculture et ton petit beau-père adorable<sup>58</sup>. Elle manquait de bras, tu lui apportes tes grègues ! Pour l'amour des grègues, tu lui apportes des poèmes persans<sup>59</sup> mis en musique par Max Jacob. Nous n'irons plus hautbois [sic].

Ça me fait plus plaisir que la paix. Je ne dormirai plus jusqu'à ce que je sache où est l'Office agricole de la chimie. Je me souviens que c'était rue de Vaugirard ou rue du Cherche Midi, enfin dans une rue à la François Coppée, mais en mieux, en beaucoup mieux. Mais voilà... l'arrondissement ? Il me manque le numéro de l'arrondissement. Quand je saurai où je peux à volonté voir luire ton sabre, je pourrai dormir un peu.

À tout à l'heure.

Max

PS. Crois-tu que c'est bête, j'étais chez un voisin, tout près. Mais je ne bougerai plus de chez moi avec l'idée qu'il viendra peut-être.

[marge gauche recto]

J'ai eu ton mot à 9 h ce matin.



de Suzanne et Roland-Manuel<sup>60</sup>

26 février 1919

Mille bons souvenirs de l'amitié à l'Ami.

Roland-Manuel  
S[uzanne]. R[oland]-M[anuel]



Samedi 26 oct. [1919]<sup>61</sup>  
5 heures du soir  
lampe, papiers étalés  
et raturés, solitude exquise.  
Travaux qui le sont moins.

Cher ami

S'il ne t'en reste qu'un je serai celui-là ! c'est encore au couvent qu'ils se conservent le mieux, soit qu'ils veuillent la fraîcheur comme le bon vin, soit qu'ils préfèrent le brasier comme l'andouille. (Je parle des amis). (J'explique : le brasier est celui du cœur : je ne me range ni dans le bon vin ni dans l'andouille, mais le couvent conserve mon amitié à ceux qui continuent comme toi de la mériter). Ceci est affreux mais une rature l'est plus encore. Qui donc as-tu perdu ? Celui-là est un bien grand sot, qui se prive de toi et ça n'est pas moi qui jamais l'imiterai.

Je travaille à force de rames (de rames de papier sans doute) non pas à notre féerie, hélas ! travail charmant, dont on cueille les fruits en riant, mais à la mise au point d'un manuscrit qui doit paraître à La Sirène Cocteau Cendrars. *Le Cinéma Thomas*, extraits des mémoires de gens de conditions diverses et qui sera bien meilleur que tout ce qui a paru de moi jusqu'ici, je le crois. Quelle angoisse et quel baigne que cette littérature ! la danseuse de corde au-dessus des chutes du Niagara est un pantouflard à côté du malheureux littérateur, qui croit toujours que sa dernière œuvre est sa dernière heure. Et il faut, bien entendu, le sourire de ladite danseuse, le sourire stéréotypé de la danseuse. Là-dessus brochant sur le tout, le regret de ne pas peindre, car la peinture c'est l'or, et l'or c'est la vie. Je pense souvent à ce pauvre du pilier avec sa besace disant à Dieu : « Donnez-nous, Ô mon Dieu, le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté<sup>62</sup>. » Au fait, ces mots sont faits pour lui et ils sont plus propres à le consoler qu'à désoler le pharisien du premier L-rang<sup>d</sup> des fauteuils, qui n'a besoin que d'en avoir

Jeudi 26. oct.

5 heures du soir  
 lampe, papiers et stylet  
 et naturels, solitude  
 exquise. Travaux que  
 le soir m'inspire.

[1918]

cher ami

S'il ne t'en reste qu'un  
 je serai celui là! C'est  
 encore au couvent qu'ils le  
 conservent le mieux, soit qu'ils  
 veillent la fraîcheur comme le  
 bon vin, soit qu'ils préfèrent  
 le bratier comme l'andouille.  
 (Te parle des amis) (l'explication: le  
 bratier est celui du cœur: je ne me  
 range ni dans le bon vin ni en l'andouille  
 mais le couvent conserve mon amitié  
 à ceux qui continuent comme toi de  
 la mériter.) qui donc as tu perdu?  
 celui là est un très grand sot  
 qui te prive de toi et ce n'est pas  
 moi qui jamais l'imiterai.



à ceux  
 qui  
 affirment, mais sans  
 nature. l'art de la cuisine.

Bnf

Le travail à force de rames  
 (de rames de papier sans doute) non  
 pas à notre féerie, hélas ! travail  
 charment dont on cueille les fruits en,  
 "ront mais à la mise au point d'un  
 manuscrit qui doit parachever à  
 "La Sirène" <sup>(Cortège des centrons)</sup> Le cinéma Thomas,  
 extraits des mémoires de gens de  
 conditions diverses et qui sera bien  
 meilleur que tout ce qui a paru de  
 moi jusqu'ici, je le crois. Quelle  
 angoisse et quel labeur que cette  
 littérature ! Le d'instense de corde  
 au dessus des chutes du Niagara est  
 un pantoufflard à côté du malheureux  
 littérateur qui croit toujours que  
 sa dernière œuvre est sa dernière  
 heure. Et il faut, bien entendu,  
 le sourire de la dite danseuse  
 le sourire stéréo constipé de la  
 danseuse. Le dessus Crochant  
 sur le tout, le regret de ne pas  
 peindre car la peinture c'est l'oe  
 et l'or c'est le vie, la pens

souvent à ce pauvre du pilier avec  
 la besace disant à Dieu : " Donnez  
 nous, ô mon Dieu, le mépris des richesses  
 et l'amour de la pauvreté. " Le fait  
 Ces mots sont faits pour lui, et ils  
 sont plus propres à le consoler <sup>qui a</sup> <sup>veng</sup>  
 désoler le pharisien du premier <sup>(des</sup>  
 fautenils qui n'a besoin que d'en  
 avoir l'esprit (pauvres en esprit).  
 Je suis parfois l'homme à la besace  
 et plus souvent le pharisien, je  
 suis bon juge. Mais quand on est  
 alternativement la besace et le  
 pharisien, il est dur de demander à  
 Dieu d'être la besace un peu plus  
 souvent. Et voilà pourquoi il est  
 pénible de faire de la littérature quand  
 on peut être le pharisien par la peinture  
 Ma digression n'en est pas une et  
 mon paragraphe se noue ou se dénoue  
 comme jene la ceinture de Vénus.

mais pourquoi n'as-tu pas nommé  
 les deux déviateurs de ton cœur. As-tu  
 craint que je les rouasse aux enfers ?  
 pourquoi ne m'as-tu pas conté par le menu  
 (puisque il s'agit d'un repas) l'histoire  
 de cette querelle ? Je tentais bien de  
 la poudre dans l'atmosphère musicale  
 mais je ne croyais pas à une explosion  
 si prochaine. Allons ! voici la paix  
 et ton buisson de myrtes. J'espère  
 que grisé par les douces senteurs de  
 ce végétal, tous les musiciens  
 s'embrasseront et je me ferai  
 musicien ce jour là pour avoir  
 la joie de te faire de toi autrement  
 qu'à la comédie française (qui  
 n'est pas encore pour moi - te me  
 entente du Vieux Colombier)  
 Quel biverdage ! "quand on  
 a rien à dire on dit des riens" c'est  
 un mot d'un collègue de mon temps et  
 de mon lycée mais il mérite d'être de  
 tous les temps. Te t'embrasse  
 comme tous les mois.

J'étais sûr de pour le d'avoir tant de lui à tout le moment, eh bien ça que  
 même les parents !! ne m'en rendent à son plaisir : je suis sûr par d'être

BnF



l'esprit (pauvres en esprit). Je suis parfois l'homme à la besace et plus souvent le pharisien, je suis bon juge. Mais quand on est alternativement la besace et le pharisien, il est dur de demander à Dieu d'être la besace un peu plus souvent. Et voilà pourquoi il est pénible de faire de la littérature quand on peut être le pharisien par la peinture. Ma digression n'en est pas une et mon paragraphe se noue ou dénoue comme feue la ceinture de Vénus.

Mais pourquoi n'as-tu pas nommé les deux déserteurs de ton cœur ? as-tu craint que je les vouasse aux enfers ? pourquoi ne m'as-tu pas conté par le menu (puisqu'il s'agit d'un repas) l'histoire de cette querelle ? je sentais bien de la poudre dans l'atmosphère musicale, mais je ne croyais pas à une explosion si prochaine. Allons ! voici la paix et son buisson de myrtes, j'espère que, grisés par les douces senteurs de ce végétal, tous les musiciens s'embrasseront et je me ferai musicien ce jour-là pour avoir la joie de le faire de toi autrement qu'à la Comédie-Française<sup>63</sup> (qui n'est pas encore pour moi – Je me contente du Vieux Colombier).

Quel bavardage ! « Quand on n'a rien à dire, on dit des riens », c'est un mot d'un collégien de mon temps et de mon lycée, mais il mérite d'être de tous les temps.

Je t'embrasse

Max

[en marge gauche verso]

J'étais sûr ce jour-là d'avoir tant déplu à tout le monde ! Et d'avoir choqué même tes parents ! Je m'en voulais à pleurer ! Je suis allé par dépit au couvent comme tous les moines.



[1920]<sup>64</sup>

Cher Roland

Voici l'Ariette de Zerbinette au deuxième acte après un monologue et avant la sérénade de *Pierrot*. (voir la partition et la reproduction de l'Ariette et de la Romance d'Arlequin avant le duo : « et maintenant gazouillons des choses tendres »)

Je lis *L'Institut Hydrothérapique\** jeudi à cinq heures et demie à Angèle Bathori [*sic*] (madame Angèle).

Voici deux chansons<sup>65</sup>.

Tu m'as demandé aussi un air pour Bartholo

je le ferai tantôt

Mes affaires grâce à la peinture  
ont repris meilleure allure  
tout va bien !

J'espère que Madame Roland-Manuel assistera à notre lecture et je lui présente sur une assiette une des tranches du citron de mon cœur, faisant le tour (maubourg) de la compagnie, la quête à rebours (maubourg).

À toi mon affection dérégulée.

Max Jacob

\*Ce titre pour insister sur le sujet de notre pièce qu'on oublie trop dans le flot montant de ton admirable musique. Je trouve le titre que tu proposes un peu trop « velours de Gênes et popeline de soie », étoffes me semblant vues <sup>↳ déjà</sup> au théâtre même de M<sup>r</sup> Georges Berr<sup>66</sup> et somme toute correspondant peu à ce qu'il y a ici de parfois nerveux et satirique. (Ceci modèle de beau style : je me gâte la main).

*[en marge gauche recto]*

De plus ton titre manque d'éclat et se confond avec les titres de l'affiche générale, or il faut innover.



avril 1920 Grand Hôtel<sup>67</sup> – Sainte-Maxime  
Var

Cher et brillant Roland

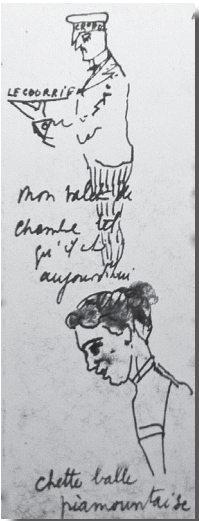
Je me sens toujours un peu coupable vis-à-vis de ta chère personne, mais – si bizarre que cela te paraisse – et ne va pas croire à une excuse banale - mais - disais-je, (médisais-je ?), mais donc je pense si souvent à toi qu'il me semble impossible de ne pas t'avoir encore écrit. Il en est de même pour notre cher Bertin : j'en suis à me demander si oui ou non je lui ai écrit. Et notez bien ceci (et j'ai le front de le dire), notez donc bien... que j'écris à une foule de gens, que j'ai même une heure spéciale pour mon courrier, l'heure où l'on ne peut ni travailler à cause de la digestion, ni dormir à cause des mouches et du piano et quel !! d'en bas, ni sortir parce que l'on a pas le temps de faire une promenade et que la circulation sur les 20 mètres de quai qui sont la ville pourrait être lassante pour les autres. Tu comprends, certes, cet excès de délicatesse : ne pas vouloir écœurer

les habitants de la ville. Si je te disais que je m'ennuie, je mentirais, si je disais le contraire aussi. La vérité est que je travaille une dizaine d'heures par jour, le reste étant pris par les repas solitaires à une petite table dans une salle à manger vitrée et maritime, par les « beaux sommeils d'enfant gâté<sup>68</sup> » dont parle notre Mallarmé, par un peu d'église le matin, à 7 h ½ jusqu'à 8 h. C'est la vie de plage telle que je la conçois : un peu plus de travail qu'à Paris et aucun bain sauf ceux d'eau chaude et de propreté.



Le public de l'hôtel est un public de vieilles filles des deux sexes, de tout âge, même enfant. Je ne dépare pas la collection : chacun est là où il doit être, Dieu merci ! ma toux n'a guère changé, mon épaule va bien. La solitude me monte quelquefois la tête au sujet de ma santé. Je me couche mort de fatigue tous les soirs. [2]

Mon silence n'est troublé que par les domestiques qui sont suisses et charmants : ma femme de chambre est piémontaise et belle comme ces femmes de chambre-là le sont, quand elles s'y mettent. Mon valet de chambre est tout à fait lumineux et intelligent, mais un peu moqueur. Quant au serveur à table, il est enfant : on lui demande un bouchon pour une bouteille, il prend la bouteille du voisin, la débouche et vous donne le bouchon ; si on lui dit de fermer une fenêtre, il va en ouvrir une autre ; il cause aux dames en les servant et reste si longtemps occupé par leurs charmes qu'il finit par poser le plat, croiser les bras, prendre des poses de Diane au repos pendant que la salle entière attend des choux-fleurs. D'ailleurs, j'adore ces caractères-là : très liant, de la conversation et un grain de rêve. Si j'avais un peu de mémoire, je me souviendrais toute ma vie de cet homme : tâche de te le rappeler et de me le rappeler de temps en temps... tous les deux mois par exemple.



Je me demande si ton musicien russe a vraiment du génie. Je pense que non. C'est un homme de grands sentiments et d'une vraie intelligence musicale, mais il est à l'origine complètement gâté et son immense toupet [phrase raturée] n'est pas tout dans la vie. Ce sera un assez grand musicien, mais pas un génie inventeur de routes ; il aurait besoin d'un peu de dadaïsme (quelle chance d'être débarrassé des ismes). Je travaille ici sans aucune préoccupation d'isme à un livre dont je t'ai parlé, « Nuits d'hôpital et aurore ». Je crois qu'il n'y aura pas d'aurore, à peine une aube<sup>69</sup>.

J'ai été à Cannes acheter de la couleur. Je n'aime pas ce style d'exposition, ni ces échancrures de jardins avec ruches de palmiers. Je n'aime pas les gens qu'on y voit qui n'ont ni correction ni élégance et rien...

*[marge gauche]*

J'attends un peu de soleil pour aller visiter la Côte d'Azur. Je n'ai encore eu que la côte d'encre violette, le vent et la pluie. Qui a écrit : « La montagne fume sa pipe ». C'est très beau.

Je t'aime bien, mon gros Rolando. Je prie pour ta femme et pour ton fils – car c'est un fils<sup>70</sup>. Fais mes compliments à ta mère et mes vœux de rétablissement à Monsieur Dreyfus (je n'y manquerai pas).

Max



[avant le 1<sup>er</sup> avril 1921]<sup>71</sup>

Mon cher Maître.

N'oublie pas d'apporter demain le texte du premier acte car je ne l'ai pas. Je t'envoie rue de Bourgogne 42, le couplet de Pantalon à mettre au début, à la première entrée de Pantalon. Ceci me semble maintenant indispensable, car, vraiment le public n'est pas assez au courant par les braillements harmonieux d'un chœur et les récitatifs suivants.

Je t'embrasse

Max J.



Saint-Benoît-s/Loire  
au presbytère  
Loiret  
24 juin 1921<sup>72</sup>

Très cher Roland

La première lettre que j'écris ! elle est pour toi, cher Orlando<sup>73</sup>, illustrissime *Signor*. Je suis dans un presbytère entre deux prêtres dont l'un est un gros breton mastoc et plutôt gamin des plages que moine (il l'est), et l'autre un peu « dévot pointue », montre quand il n'est pas très affairé de la violence à fermer les portes et l'amour des vieilles chansons françaises.

Une grosse mouche de soleil vient d'entrer par ma fenêtre à petits carreaux. Elle me vient des grandes roses et des lys qui poussent entre les buis et sous les deux poiriers devant ma table de travail. Ma vue est bornée par un couvent déserté et une basilique en plein champ (monument historique) jaune et rose, énorme et plutôt assyrien ou égyptien que roman. J'y ai entendu, moi tout seul, la messe, ce matin. Tout ceci n'est pas sans poésie [2] et je crois que je commence vraiment pour la première fois de ma vie à avoir du talent. Depuis ce matin ! J'ai fait des vers à 7 heures du matin, revu et classé la marmaille des poèmes en prose apportés ici en vue d'un livre intitulé *Visions infernales*<sup>74</sup>. Je voudrais devenir George Sand : c'est-à-dire commencer un roman passionnel et le finir dans un mois. Rêve impossible ! je suis heureux peut-être pour la première fois depuis de longues années. Que me faut-il ? une table et un jardin de curé.

La salle à manger est dallée en carreaux rouges ou roses. Il y a une armoire antique. La porte qui est de vrai Louis XVI s'ouvre sur le jardin. La bonne a le genre distingué. On mange des légumes du jardin du couvent et des fruits disputés aux oiseaux. Le vicaire, le gros breton, n'ose parler devant son curé, mais il se rattrape le soir dans nos promenades le long de la Loire qui coule dans la plaine semée de bouquets de trembles. Ma chambre à coucher, où l'on monte par un escalier échelle est celle qu'a l'évêque en tournée. Lit de plume, acajou Louis Philippe. Ce presbytère est une ancienne prison : il a l'air d'une chaumière (côté jardin) et d'une maison de notaire (côté place).

La place est une déserte avenue de tilleuls.

Parle-moi de toi, écris-moi. Fais mes amitiés à ta femme, mes hommages à ta mère et à M<sup>r</sup> Dreyfus. Je t'aime bien.

Max

*[marge gauche verso]*

La classe de catéchisme dans une petite grange de briques dans un coin du jardin. Qu'est-ce que l'âme ? Les enfants répondent sur un ton monotone.

*[de biais, coin inférieur gauche]*

Mes souvenirs à MM. Viñes<sup>75</sup> et Ravel<sup>76</sup>. Si tu vois Michel Leiris<sup>77</sup>, dis-lui qu'il est mon ami et non le moins aimé de tous.



Presbytère  
de Saint-Benoît-s/Loire  
Loiret  
le 15 juillet 1921  
(j'ai eu 45 ans le 11)<sup>78</sup>

Mon cher Roland

Au pied d'un édifice antétrusque ou roman,  
Max Jacob retouchait *La Montre*, vieux roman  
lorsqu'il vit l'écriture de son ami Roland.  
Aussitôt il sourit et arrête de pondre  
Roland ce cher Roland ! de suite il veut répondre<sup>79</sup>.

hélas ! mon cher Roland, le travailleur est muet ! pas de drames ici ou tellement délicats qu'il faudrait une plume plus fine que celle-ci ou douze volumes *in octavo* d'états d'âme. Imagine que deux prêtres<sup>80</sup> forcés de vivre ensemble et de pardonner tous les matins à leurs ennemis avant la messe etc... etc... Voilà un sujet charmant ! il est inabordable pour moi parce qu'on ne peut le traiter sans ironie et que je ne veux pas me moquer de mes hôtes. Fraîcheur, me dis-tu ? Mon cabinet dans un jardin est délicieux après midi et clos le matin. Ma chambre à coucher (celle qu'on donne à l'évêque en tournée de confirmation) est délicieuse le matin et close dans la journée. Oui ! je compte m'établir poule pondeuse comme George Sand, mais il faut que je me libère d'une foule de poids lourds, manuscrits commencés, poèmes en prose en désordre etc... Tout cela fera des livres et je ne sais quand je serai George Sand. J'ai eu [2] un joli commencement d'incendie hier : pendant que j'étais à l'Église vers 3 h, on a vu de la fumée. C'était ma corbeille à papier qui flambait. On l'a jetée par la fenêtre. La treille est toute endommagée. J'ai eu une aimable sermonce de M<sup>r</sup> le curé, homme <sup>L</sup>sec et grand basané, 90 ans<sup>L</sup> qui a de petits yeux ronds verts clairs et une bouche proéminente ouverte. Il m'a presque laissé entendre qu'il ne me garderait pas si je fumais dans la maison : j'ai promis de ne fumer que dans le jardin. « À la bonne heure ! ... » (sic).

*Roland joue au croquet  
à Lyons, fort beau site.  
Éprise du beau scythe  
(le Scythe, c'est Roland, bien qu'il n'ait plus de barbe !)  
Suzanne laissant-là roses dans le bosquet  
Jasmins dans la rhubarbe*

*fait d'un geste coquet*  
*le croquis de Roland : voilà Roland croqué*  
*quand la clochette annonce aux portes du château*  
*l'heure du thé fumant et des petits gâteaux*  
*notre charmant trio abandonne à l'herbette*  
*[deux vers biffés illisibles]*  
*le croqué, le croquis*  
*les joûtes, du croquet*  
*pour goûter aux croquettes*  
*délicieux bonbon que je lorgne et envie*  
*Que n'en puis-je croquer, ô mes chers amis*  
*en votre aimable compagnie.*

Je me demande si cette fantaisie rimée ne sent pas l'ennui. Je me défends expressément de m'ennuyer, et d'ailleurs, si je m'ennuyais, ce serait bien, car il est très sain de s'ennuyer pour avoir envie de s'amuser, donc de travailler.

Nous avons eu ici un pèlerinage de bénédictins, 4 offices par jour chantés en grégorien. Ce grégorien est admirable à ce qu'il m'a semblé en le chantant.

Est-ce que ta mère et ton cher malade sont auprès de vous. Quoiqu'il arrive, ne m'oublie pas plus près d'eux que je ne les oublie près du Ciel.

Je baise les mains de l'infante Suzanne et j'embrasse tes bonnes joues.

Max.

Salue l'admirable Delage<sup>81</sup>. Qui voyez-vous encore ?

*[marge gauche verso]*

---- Ne me parle pas de Cocteau, mon confrère et ami. Si j'en dis du mal, j'ai l'air de l'envier, bien qu'il ne me fasse nulle envie. Si j'en dis du bien de le protéger – ce qui serait ridicule et vain – je ne tiens ni à ceci ni à cela.



5 août 1921<sup>82</sup>

Presbytère de Saint-Benoît-s/Loire  
Loiret

*[tête bêche]*

Perles :

« Les hommes d'état de 1913 n'ayant plus [que] leur patelin natal à la bouche. »

Fernand Vandèrem<sup>83</sup>

« L'éloquence ? quel levier entre les mains du réformateur. »

Adolphe Brisson<sup>84</sup>

Le M<sup>r</sup> Maxime Brienne<sup>85</sup> qui relève cette perle ajoute : « Quel inconvénient à ce que les réformateurs parlent entre leurs mains quand les [illisible] courent avec leurs pieds ? »

Où est Ormoy ?

ou Valensi<sup>86</sup> ?

où sont ? où sont les Godebski<sup>87</sup> ?

Cher Roland,

Je ne bois plus de vin, cher Roland, et les omelettes de cette pieuse demoiselle Maria<sup>88</sup> sont des œufs à la coque le plus souvent. Parfois aussi, parfois des œufs sur le plat. Légumes du jardin ! Peu de fruits, hélas ! le soleil a desséché dans les taillis les groseilles de toutes couleurs, les cassis et les framboises, et nous n'espérons que dans nos pommes et poires. La chère te semblerait bien mince auprès de celle qu'on goûte chez M<sup>me</sup> Roland et Madame Dreyfus. Ton allusion au cœur du chocolat m'a rempli d'aise pour toute la matinée et je me le chante avec variations dans ma solitude (qui est les trois quarts du jour, absolue). Plaisons-nous à Madame Masson<sup>89</sup> ? que faire pour le savoir ? *That is the question* ! et la question était un supplice, une série de supplices. Oh ! Roland ! quelle confiance tu as dans ma sagesse, je t'en remercie ! Vraiment tu me connais si bien que tu n'as pas eu peur de me vexer, en me parlant de « ravauder l'été durant des bluettes charmantes, mais pour moi surannées ! ! », et comme tu as eu raison ! Je n'ai pas été vexé une seconde. Les bluettes ne sont telles que par la main qui les [2] fait. La montre est devenue un roman monstre, *Le Cinématoma* avec une intrigue, un fil<sup>90</sup>.

Imagine par exemple la description de Marseille par une dame Royale qui tient tête à des juges d'instruction, mais a pour amant son valet de chambre qu'elle sait être un bandit. Je t'assure que cette dame n'est pas une blulette, ni la description non plus -. La montre ira bientôt à Venise, et nous aurons les mœurs théâtrales de Venise, la montre tombera dans le Canal Grande, et nous aurons des types de vieil amateur de théâtre italien, d'actrices, d'ambassadeurs. Puis un officier de marine l'emportera au Japon ; nous aurons le Japon, la vie à bord, puis nous reviendrons à l'adorable famille de ma concierge. Tu vois que ma blulette à ravauder a quelques dimensions. Je fais aussi quelques vers digestifs et entraînants [sic], et les *Visions infernales*<sup>91</sup>, cornet à dés chrétien et plutôt effroyable que blulette.



La musique sur laquelle on marche a été refaite par Cocteau sur un thème de Picasso, lequel poussait la théorie jusqu'à la pratique, car il étalait (il y a 20 ans en effet) ses peintures sur le plancher pour qu'on les écrasât. On a beaucoup parlé depuis de l'art sur lequel on marche, à propos de la peinture du Douanier Rousseau, c'est la question de la matière. Le style de tes lettres est d'une belle matière.

Je ne sais si je serai à Paris quand vous vous rendrez à Bandol. Il se peut que oui, car mes éditeurs n'ont pas l'air de se presser de m'envoyer des fonds, et sans fonds, les villégiatures même du genre de celle-ci sont impossibles. Il faudra peut-être aller vendre des gouaches de porte en porte dans peu de temps. J'ai pour un mois de vivres, et nous sommes au 5 août. Émile Paul ne me paraît pas gentil. Juan Gris n'est plus à Bandol, il est à Paris. Je te quitte, mon héroïne n'a pas achevé la description de Marseille : elle s'y plaît, moi aussi.

Je t'aime et t'embrasse.

Max

Bonjour, mon gros Roland, je t'embrasse  
Ô double artiste ! Ô génial musicien et veinard ! tu es le meilleur littéraire de la bande.

*[marge droite recto]*

Mr Reverdy est entré dans un ministère par l'effet de Paul Morand<sup>92</sup>. Radiguet, Cocteau et les Bertin sont en Auvergne dans les environs d'Auric<sup>93</sup>. On ne s'écrit pas.

*[marge gauche recto]*

Je souffre autant par les beaux-arts que lorsque j'avais 22 ans... et un peu plus car je n'ai plus la confiance.

*[marge gauche verso]*

*Bouchaballe* ne paraîtra qu'en octobre<sup>94</sup>. Mes compliments à Madame et Monsieur Dreyfus, ainsi qu'à l'aimable Madame Roland.



le 17 août 1921<sup>95</sup>

Presbytère de Saint-Benoît-s/Loire

Loiret

Cher Roland

Merci à tes parents, merci à toi, à tous pour votre charmante pensée. Oh ! que je regrette de ne pas vous voir, dans ce calme de campagne si favorable au sentiment et à la douce conversation. Que je regrette le joli jardin anglais où l'on joue au croquet, et cette salle à manger où cette chère bonne amie Madame Dreyfus s'entend à conserver la fraîcheur et à nous faire servir des mayonnaises, des viandes froides et des salades. Les citronnelles vont chercher les travailleurs près du piano où les joueurs près du croquet. [2] Le soir, on regarde le soleil mettre un peu d'or sur chaque brin d'herbe avant de se coucher, et on l'admire avant de l'imiter. Les lits sont doux et point trop. Je rêve aussi d'un chocolat épais et de brioches (?), digne pendant au célèbre café de Madame Dreyfus que j'ai tant chanté devant les hôtes des tables fameuses de Lutèce. Que dire de ma table de travail : elle n'est ni Louis XIV, ni Louis XV, mais elle est « transversale », et quand j'y suis, si je lève les yeux, je vois par-dessus le Frêne<sup>96</sup>, par-delà la Forêt de Lyons, les toits de Menesqueville et les courbes de l'Eure. Là se trouve aussi un canapé pour les réflexions, un prie-Dieu pour les oraisons et l'électricité pour les inspirations nocturnes.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve ! Cher Roland, il y a des raisons graves pour que je ne puisse aller près de vous tous, chers amis, aux derniers jours d'août. La raison que je te dirai un jour, [3] en buvant une tasse de ce fameux café de ta bonne mère. Vraiment, c'est grave<sup>97</sup> ! il y a des impossibilités absolues, complètes, et hélas définitives et totales.

Prends le temps de m'écrire ce que tu dois m'écrire.

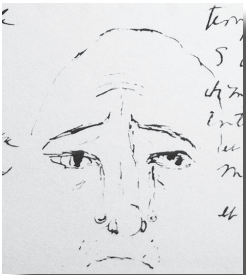
Prends-le, sur ta toilette, sur ton repos, sur ton croquet, prends-le même sur ta musique ou tes articles.

S'il s'agit de remanier le texte de l'opérette (oh ! je ne puis ! je ne puis ! je ne puis le croire), envoie-moi des indications et le manuscrit. S'il s'agit de manœuvrer la manœuvre, nous avons le temps de nous entendre à Paris.

S'il s'agit d'esthétique, c'est bien simple. Dis à Madame Roland d'être ton interprète, elle écrira sous ton inspiration et ajoutera d'elle-même des choses exquises.

Merci, merci, merci à tous et à chacun, et mille amitiés de votre dévoué.

Max



lundi 5 septembre 1921<sup>98</sup>  
Monastère de Saint-Benoît-s/Loire Loiret

Cher petit oreiller,

Je rentre de déjeuner, le village est endormi sous le soleil – comme mon curé est en pèlerinage à Paray-le-Monial avec sa bonne ; je suis « dehors » de mon coffret verdoyant ----

Je travaille dans ce qu'on appelle « le Monastère », sorte d'école communale sans tables ni bancs : j'ai une grande salle avec trois chaises de paille et une longue et mince table. Il y a là une grande horloge en boîte, et une ou deux armoires 2 fenêtres s/jardin. Ce monastère a des espèces de cabinets de toilette sans toilette avec de petits lits : je couche dans ces cellules de plâtre. Je suis heureux de ma solitude ensoleillée et je voudrais bien ne jamais rentrer à Paris<sup>99</sup>. Ce monastère vide est fréquenté par un séminariste qui joue de la flûte à 6 trous au crépuscule, assis au rebord d'une fenêtre<sup>100</sup>. Il est en vacances chez sa paysanne de grand'mère. Il passe des journées à chercher dans un grenier des livres écrits en latin qui sont les Chroniques du monastère de St-Benoît écrites aux temps mérovingiens et parfois il accourt me montrer des trouvailles qui démolissent ce qu'on sait des dates de Childebert, Mérovée ou Clovis II. Ce jeune homme était né chartiste. Il est pâle, mince, souriant, doux et moqueur et met parfois les pieds dans le plat de la politique d'une manière inattendue. Bien entendu, je suis ici incolore et sans voix quand il s'agit du faux Henry et d'Esterhazy<sup>101</sup>. Je me borne à des remarques perfides telles que celles-ci : « Esterhazy était d'une très vieille famille, oui ! une famille autrichienne ! », ou « Il y a des crimes nécessaires... la Crucifixion de N. S. qui a donné l'intelligence à l'Univers, et que vous répétez, Dieu merci, chaque matin à la messe ! » [2]

À mon pâle et charmant séminariste, se joint parfois un de ses camarades d'école, un éphèbe blond et frêle qui sort de St Cyr et attend des départs vers les Marocs<sup>102</sup>. Cet éphèbe blond a d'abord l'air d'un ange, puis on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a l'air d'un boucher maigre et sanguin quand il fait chaud. C'est un As ! premier en tout, capable de tout raccommoier, réparer s'il n'était si noble. D'ailleurs beaucoup de mémoire et d'attention : il lit Pierre Benoît, et aime Mac Orlan et Roland Dorgelès ; il ne comprend pas le cubisme. Ce qui m'a plu en lui, c'est qu'un dimanche de fête, très bien et finement vêtu à la parisienne, je l'ai surpris dans l'auberge, le chapeau sur l'oreille, entouré d'une bande de musiciens de l'orphéon avec l'air d'un paysan et une familiarité parfaite avec ses compatriotes. Ces dessus et ces dessous ! c'est un homme ! et savant ! si chic et si balourd !! (un Bélier).

Mais cette lettre n'est pas une suite du *Cinématoma*<sup>103</sup>. Elle a un but et un sujet. Je voudrais répondre à tes paroles découragées. Tu penses bien que je ne vais pas te dire : « Nous avons tous passé par là ! c'est la rançon du talent ! », ou : « Ces moments d'angoisse sont excellents, ils sont la preuve de la vie de l'esprit » etc... etc... etc... Je pourrais même être encore plus banal : « Comment ! vous ! vous décourager ? que feront les autres ? et vous venez de terminer une de vos meilleures œuvres, mais c'est la réaction !... etc... » Non non ! plaçons-nous sur un terrain uniquement psychologique. Voici un jeune parisien qui quitte brusquement son milieu, ses amis et ses ennemis. Il cesse brusquement et d'être loué, et d'être discuté. Il se trouve devant cette indifférente et muette campagne qui oppose à toute son intellectualité la force d'inertie. Oh ! comme ce jeune homme va se sentir faible devant la nature forte. Oh ! comme il va se sentir sans concurrence, sans encouragement. Comme il va sentir dans la balance de l'infini muet, que son plateau à lui est mince et vide. Et qui ne le sentirait pas de même ? Bien entendu, il ne raisonne pas l'effet et la cause. [3]

Est-ce que le thermomètre connaît la chaleur qui fait monter le mercure ? non, le thermomètre ne la connaît pas, mais il voit le mercure descendre ou monter. Le jeune parisien, à la fois tout imagination et pareil en un certain sens au thermomètre, s'alarme de ce mercure et jette le cadre après le tube, je veux dire le manche après la cognée. Il ne se doute pas que Dieu n'a fait la nature que pour rabaisser de temps en temps l'orgueil des artistes, et aussi, comme il est bon, pour leur faire faire des progrès en les dépouillant, eussent-ils autant de génie que le cher petit oreiller, de leurs présomptions. Nous sommes ici en plein dans l'abstrait, la morale et la métaphysique. On ne peut parler de présomption au plus modeste des musiciens de France.

Le mot « retremper au sein de Cybèle » est un mot juste. Devant la nature, nous ne sommes rien. Tu as oublié le premier terme et tu t'es désespéré du second. En somme, je te dis une banalité, mais elle est utile ici.

Deuxième point : l'art musical dans son orientation actuelle est un art tout de raffinement. (Quoi ? tu discutes ! eh ! bien j'y tiens, et je répète tout de raffinement). Lorsqu'on est allé au bout du raffinement et qu'on ne peut plus trouver et trouver encore, on s'écrie : « Mais je ne suis donc bon à rien ! » Bon à rien parce qu'on ne peut pas raffiner davantage ? mais il y a tout ce qui est derrière toi et que tu n'as pas exploité ! Tu sais pourtant bien que cela, tu peux l'exploiter. Nous sommes des chercheurs et nous avons la manie de ne pas nous servir de ce que nous tenons. Ma mère me disait : « Tu cherches toujours la difficulté ! » Ma mère avait raison, comme le père de Sacha<sup>104</sup> (toutes proportions gardées, bien entendu). Retourne donc en arrière, et si tu trouves une belle chose simple qui t'empoigne et t'amuse, tu te sentiras tout d'un coup ce que tu es : un très grand artiste. C. Q. F. D.

Remarque. Ne me loue pas de mon éloquence : ce n'est pas à toi que je parlais, mais à moi-même qui suis au moins aussi découragé que toi<sup>105</sup>.

Je crois qu'il faut être simple. Les moyens par lesquels on prend les hommes sont beaucoup plus modestes que nous ne le croyons. Hier soir, je voyais une bande de jeunes gens qui parlaient de Labiche et des pièces qu'ils connaissent. Si tu savais ce qui avait frappé mon st Cyrien et mon séminariste qui sont pourtant, en somme, l'élite de la nation française !!!

Deuxième partie.

Je veux être franc avec toi.

Je ne suis pas allé à Lyons

1° parce que j'ai été abandonné par les éditeurs pendant tout le mois d'août et que je me suis trouvé malgré les avances que j'avais en partant complètement dénué d'argent. J'avais même demandé le prix du retour à Paris en 3<sup>e</sup> classe pour voir si j'avais de quoi rentrer !! J'ai attendu jusqu'en septembre, et j'ai eu raison : Gallimard et Émile-Paul m'ont envoyé leurs excuses et leur argent. Je n'ai pas voulu écrire ces choses-là à tes parents. On ne parle pas d'argent aux dames, cela ne se fait pas. Or je ne puis plus partir à mon âge dans les aventures des chemins de fer sans avoir la bourse pleine. Je n'ai plus l'âge de la bohème.

2° parce que je suis en pleine veine de travail et de paix qu'il faut profiter de la chance quand on l'a. C'est pas tous les jours que je peux me posséder vingt-quatre heures durant et écrire huit ou neuf heures par jour. J'avais peur en quittant mon fil de le casser pour longtemps.

Je voudrais bien écrire à ta mère, mais je ne sais comment lui parler de ces vérités.

Je n'ai plus rien à te dire. Je n'ai ici maintenant qu'une envie, celle de t'embrasser comme je fais et en t'assurant que je prie pour ton avancement, tes progrès, ta joie. Voici venir le Rosh-ash-anah ! Ce sont les vœux que je forme pour ton nouvel an<sup>106</sup>.

Ton vieil oreiller ou traversin, et en tout cas, ton bon ami bien cher.

Max

*[de biais, marge gauche verso]*

Je me surprends à parler seul ou à me chanter de la musique italienne ou du Mozart.



Saint-Benoît s/-Loire Loiret<sup>107</sup>

18 nov. 1921

Cher Roland,

Quand les baleines sont malades, elles se mettent dans des courants d'eau douce, c'est ce qui explique la présence de ces gigantesques cétacés dans le golfe de Biscaye et jusque sur le littoral du Portugal. Je souffre beaucoup et je suis venu souffrir en paix dans le bocal de plâtre correct où me voici. Je suis persuadé que tu as vu Hébertot<sup>108</sup> qui n'est pas la mer à boire, étant un jeune homme comme toi et moi, qui a tiré un bon ou un mauvais (plutôt) numéro. Je suis persuadé que tu as des nouvelles à me donner mais que tu as une petite dent contre moi. Oh ! je te donnerai bien celles qui me font souffrir pour que tu les portes à mon passif<sup>109</sup>. Pardonne à un malade qui a plus de travail que tu ne peux le croire et plus de soucis qu'il n'en peut supporter. Voyons, Roland, raisonne ! de quelle aide pourrait être un pauvre gaffeur malade devant ce journaliste ? alors !... D'ailleurs, je suis malade, c'est un fait !!

Embrassons-nous et prions l'un pour

l'autre.

Max Jacob

P. S. Tu peux dire à nos amis que Dullin manque de pièces à jouer.

Tu es au courant de l'Atelier ? non ? Mes compliments à ces dames et, va, ne me hais point !



Saint-Benoît-s/-Loire Loiret

24 nov. 1921<sup>110</sup>

bon Roland

Je n'ai reçu ta lettre de vendredi que le jeudi suivant, aujourd'hui ; mes yeux ont lu ton écriture avec joie, si mes oreilles n'ont pu entendre les paroles de l'amitié, mes yeux les ont lues. Quant aux oreilles, un médecin de campagne les a rendues à la santé, la paix a calmé les névralgies et le soleil a fait le reste. Tu cites Hébertot dans les gens qui t'occupent avec la mort du père Leiris<sup>111</sup> et les articles de *L'Éclair*<sup>112</sup> mais tu ne me rassures nullement sur l'attaque que tu as dû faire de l'Élysée, ni sur le moral des troupes. Ne t'étonne pas de ce langage, je lis le livre de Pierrefeu sur le G. Q. G.<sup>113</sup> livre qui d'ailleurs me passionne. Je le lis en mangeant,

en marchant, je le lis même au cabinet, car mon temps est pris autrement. Je dois faire « illico » un volume de lettres avec commentaires (comme on m'enterre (?) !) pour Montfort (Les Marges)<sup>114</sup>. Tu parles d'un boulot ! (toujours le livre de Pierrefeu). C'est toujours la même vie à part ça. J'habite une cellule à cause du feu qu'on ne pouvait établir ailleurs. Je me suis querellé avec un fumiste sans conscience. Je couche sur une couchette et j'ai deux tables pleines de papier, [2] support d'une inspiration irrégulière et trop souvent molle. J'étudie entre temps un peu l'histoire de France et j'ai trouvé dans nos greniers un *Journal du règne d'Henri IV* qui me plaira beaucoup. Hélas ! on chasse de nouveau les moines de France ! pourvu qu'on n'aille pas me considérer comme tel et me conduire aux frontières. J'allais écrire me « re » conduire aux frontières.

J'ai écrit un mot à ta chère mère ; j'espère qu'elle l'a reçu cette fois. J'ai écrit aussi à ce cher petit Michel Leiris que j'aime tant, je ne sais encore pourquoi<sup>115</sup>. Il m'a répondu une lettre de doute et de faiblesse qui m'a étonné d'un « Béliet ». Je lui réponds à mon tour par ce courrier. Je crois que c'est un jeune homme qui ne demande qu'à faire le bien et à le bien faire.

Je t'aime, mon Roland ! si tu savais  
combien peu de gens j'ai visités à Paris  
en dehors de nos affaires !

Max Jacob

J'embrasse les beaux bras de Madame Roland-Manuel et je me rappelle humblement au souvenir de tes parents ainsi qu'à l'amitié des tiens.

- J'admire beaucoup ton chiffre, on dirait un meuble d'exposition chic.  
- On a marié une Alexandre, née Gompel, avec un raffut considérable : c'est ma famille : elle se passe aussi bien de moi que moi d'elle : charmant<sup>116</sup> !



St-Benoît-s/Loire  
Loiret  
24 janv. 22<sup>117</sup>

Cher Roland,

Que puis-je ou que dois-je faire au papier imprimé que tu m'envoies. Précise, bête en tout, je le suis davantage aux papiers imprimés qui concernent les affaires ? dois-je signer ?

J'ai fait une démarche épistolaire rue Chaptal. On m'a répondu qu'il fallait un examen, douze œuvres déclarées, ou vingt-quatre en collaboration. J'ai renoncé à l'espoir même d'être un jour de la Société<sup>118</sup>.

Est-il nécessaire que tu aies ma signature ? Précise longuement.

Oui, la Presse déjà m'apporte ta victoire. Un journaliste s'est moqué de la pauvreté de mes rimes et puis il s'est écrié : « Où est la Parodie ? » Hébertot est stupide : laissons-le tomber ! j'aurais bien voulu être [2] à Paris pour tous ces festivals, mais songe combien je suis heureux et songe que je ne l'ai jamais été de ma vie. Je compte sur ta miséricorde intelligente pour excuser mon absence. Cocteau s'est fait interviewer par *Les Annales* : il croit que c'est ça la gloire<sup>119</sup> !!

Je ne sais de qui sont les vers que tu m'envoies, mais j'écouterai ton historiette avec joie.

Je t'ai fait envoyer *Le Roi de Béotie*<sup>120</sup>, tu ne m'en parles pas ! Écris-moi au sujet de l'imprimé.

Fais mes amitiés à madame Roland  
et à ta mère

je t'embrasse.

Max

Poulenc ne m'a pas envoyé d'imprimé<sup>121</sup>.

Et je ne comprends rien ! rien ! rien !

Je deviens donc idiot. Idiotie rime à Béotie.



M. de S. B. s. L. L.<sup>122</sup>  
26 janvier 1922

[de biais]

Cocteau, c'est Aurélien Scholl<sup>123</sup> qui s'est ou s'était trompé de chemin,  
mais il ne l'a pas retrouvé.

Cher Roland

Monsieur l'abbé à qui je lis tes anecdotes se tord de rire, j'en fais autant. Tes lettres sont des chefs d'œuvre : dépêche-toi de mourir pour que j'aie le droit de les publier. Tu es vraiment le seul de mes correspondants qui ait ce relief sans recherche, ce naturel absolu (j'allais dire de mes littérateurs). Tu me fais penser à un très jeune homme qui m'écrit des lettres d'un lyrisme de 18 ans <sup>↳ Georges Limbour</sup> : future gloire<sup>124</sup> ! avec les mêmes qualités que toi, mais



sans ta maîtrise. Je suis vraiment heureux du très grand succès de ta barcarolle. Je t'ai porté bonheur, et d'autre part j'ai peur que je ne te porte malheur avec mon livret <sup>125</sup>? ! ? Les gens [2] qui ne me connaissent pas me haïssent à un point que tu ne peux savoir, et je dégoûte profondément plusieurs qui me connaissent. Quant à ceux qui connaissent mes œuvres, c'est un mépris !! sauf quelques rares personnes qui s'imaginent sur moi...

C'est la destinée de Léon Bloy qui naquit comme moi le 11 juillet. Tout cela me serait profondément indifférent si je ne devais pas nuire à mes collaborateurs.

T'ai-je parlé des représentations théâtrales des jeunes filles de St-Benoît ? Les « Chères enfants » (style M. le curé) ont joué avec un naturel qu'on met 10 ans à acquérir au Conservatoire, une comédie pour jeunes filles, intelligemment choisie. Il s'agit du ridicule des parisiennes et du bonheur de la campagne. Elles ont aussi joué la tragédie : *L'Arménienne*. Il y en a une qui pleurerait de vraies larmes, c'est le comble du bon et du mauvais. Quelques personnes ont été scandalisées de l'entrain des jeunes comédiennes. On a prétendu qu'elles avaient bu.

Pièce chrétienne ! une chrétienne d'Arménie refuse d'épouser le sultan rouge massacreur de chrétiens, le tout en vers français imités de *Polyeucte* (mais oui ! et pas mal pastichés). Il y a des hommes dont c'est le métier de travailler pour les patronages et qui y ont des succès. Apprends cela ! C'est moi qui ai eu la gentille corvée d'apprendre leurs rôles à ces bergères (petites bonnes, filles de menuisier etc...). Plusieurs sont extrêmement intelligentes et je crois toutes les femmes douées pour le théâtre – seulement douées, c'est-à-dire mauvaises actrices ou admirables, pas de milieu ----- Le public a été ravi, moi pas ! et j'ai vu ce que peuvent donner de bons conseils mal interprétés et réciproquement, mais le théâtre, c'est passionnant, et je crois que je suis doué pour le théâtre (voir plus haut)<sup>126</sup>.

[3] Le comique de la tragédie, c'étaient les costumes. Les jeunes filles avaient fait leurs costumes turcs elles-mêmes avec un joli goût de françaises. Elles avaient copié dans les journaux de modes ce qui leur avait paru le plus turc, de sorte qu'elles étaient habillées exactement comme la princesse Murat ou les amis de François de Gouÿ<sup>127</sup>. En guise de turban, elles avaient des chapeaux jusqu'aux oreilles d'où pendaient de fausses boucles d'oreilles et de gros colliers en perles de bois. Mais ces enfants sont si purs qu'en foule elles n'avaient pas l'air d'un b....l, comme nos figurantes.

J'aie envie de faire des lettres sans commentaires historiques : qu'en dis-tu ? par exemple des nouvelles qu'un gentilhomme donnerait de la cour d'Henri IV ou III ou II ou I. Dans ce cas, me conseilles-tu l'orthographe moderne ou l'ancienne ? Réponds.

Amitiés à ta mère, à Suzanne Roland et  
à tes directeurs beaux parents  
et à tes amis.

Max

*[de biais, marge droite verso]*

J'étudie la guerre des Albigeois c'est admirable. Tu ris ??

*[marge droite verso]*

J'ai pensé à Shakespeare et au *Songe d'une nuit d'été*.

*[tête bêche, marge droite verso]*

Bertin fait son métier, non pas Cocteau : il n'en a pas un seul. Auric est fait pour les conférences.

*[marge droite verso]*

Notre opérette détaillée en concerto prend une importance formidable. On la jouera quand nous serons morts, c'est sûr ! Aucun des « Six » n'a même fait une œuvre de cette importance et de ce succès !

*[marge gauche verso]*

*Isabelle et Pantalon* compte-t-il pour une œuvre ou pour douze ?



Monastère de St-Benoît-s/Loire Loiret<sup>128</sup>

10 fév. 1922

Cher Roland

Cette lettre pour te rassurer au sujet de la fin du monde ! toi qui lis les journaux, tu as dû apprendre que nous n'avons plus qu'un certain nombre, très petit, de papes à attendre avant le dernier, c'est-à-dire avant la fin du monde. Un certain Malachie, – rien du nôtre – dans un certain siècle, a fixé des étiquettes sur tous les papes et jusqu'aux plus récents et aux plus futurs. Je ne sais si celui-ci est le 7<sup>ème</sup> ou 8<sup>ème</sup> avant le dernier. En admettant que les papes règnent dix ans, tu vois que notre mort serait proche. Dès lors, pourquoi se donner tant de mal. [2] Et voilà du nouveau pour ceux qui croient à la postérité et travaillent pour elle.

À cette prophétie dont les journaux te parlent, si tu le permets, j'en opposerai

une autre, dont ils ne parlent pas ! Connais-tu un livre, qui est certes la plus belle résurrection historique que j'aie jamais lue, *La Douloureuse passion de N. S.*, révélations de sœur Catherine d'Emmerich, recueillies par Clément Brentano<sup>129</sup>, le fameux parent de Goethe et d'Achim d'Arnim. Cette sœur qui vivait couchée parce qu'elle avait reçu les stigmates et ne pouvait se servir de ses mains blessées par eux ni de ses pieds, « voyait » vivre Jésus N. S. toute son époque, les enfers et le ciel. Ses révélations forment un [3] ou plusieurs livres, qui font la pige à Renan et à tous les orientalistes du monde, car elle décrit ce que ceux-ci n'ont pas même cru voir et toute ignorante qu'elle fût, se rencontre avec eux parfois. Elle décrit minutieusement Jérusalem, où elle n'est jamais allée. C'est au moins du génie. Or, cette chère sœur prédit pour trente ans avant l'an 2000 un bouleversement universel, l'arrivée d'un nouveau règne de Lucifer.

Tires-en les conclusions que tu voudras. Ceci dit, il n'est pas impossible que mon séjour à St-Benoît touche à sa fin, parce que je ne reçois plus d'argent d'Émile-Paul. Ils doivent être fâchés que *Le Roi de Béotie* ne leur ait pas été envoyé. [4] J'en aurais un grand chagrin, tempéré, comme le clavecin de Rameau ou d'un autre, par la joie de te revoir – tout mon saoul et chaque lundi que Dieu fera.

Mes compliments à tous les tiens  
et mes mains dans tes mains.  
Max Jacob

Que sais-tu de Bertin ? Dis tout<sup>130</sup>

Simple remarque : c'est de l'an mil que date l'avènement des communes — les prédécesseurs de Louis VI le gros leur père<sup>1</sup> ou commencement du règne de la bourgeoisie. 1<sup>ers</sup> États généraux en 1302, dernier en 89. Aujourd'hui, épanouissement de la bourgeoisie, donc sa fin proche. C'est en 1066 que l'Angleterre, cette patrie de la bourgeoisie, commença d'être. De 1095 datent les croisades ou relations avec l'Orient : ère nouvelle ! s'il en fût. Cet Orient que Jules Ferry devait coloniser par les bourgeois. *Quid* de l'an 2000 ?

[*marge gauche verso*]

Admire l'unité de cette lettre.

Voilà qui est composé.



Monastère de St-Benoît-s/Loire Loiret<sup>131</sup>  
le 27 fév. 1922

Cher Roland

Je serai à Paris le 16 mars : nous parlerons de tout ce qui nous intéresse. Trouverais-tu excessif que je demandasse le quart des droits, en somme je suis un peu moins qu'auteur du livret auquel tu as collaboré et insufflé ta gaieté. J'exagère, extravague, outre passe mes droits ? Dis-le moi sans crainte de m'offenser. Toi, tu as travaillé et moi je n'ai rien fait que des plaisanteries.

Pour les décors, c'est impossible ! je ne peux pas concurrencer Picasso et Derain, on se foutrait trop de moi, on le fait déjà assez ! tu ne peux savoir ce que je suis vilipendé, c'est effroyable et navrant. Les coupures sur *Le Laboratoire Central* m'ont fait pleurer en dedans<sup>132</sup>. J'aimais monsieur Masson, maintenant je l'adore, je ferai en novembre une gouache de Trianon, que je lui offrirai ou à Madame Louis Masson. Promets-le ! promets-leur ! mais qu'ils ne me demandent pas de décors. On me jugerait trop ridicule ! hélas ! je ne suis vraiment qu'un littérateur, pas même un poète et qui barbote dans la boue des gouaches. Je barboterai aux Répétitions. J'aime les Masson et je [2] maçonnerai une gouache. Marcel Ballot ne me connaît pas, mais Bloch<sup>133</sup> me connaît. Je pensais être de la Société, puisque j'y ai touché en Juin, je crois 114 [frs] pour *La Femme fatale*, qui s'appelle sur leurs registres *Le Mort vivant*. Si l'on veut, je remplirai encore des papiers, mais je les ai déjà remplis à cette époque. Je garde tout cela jusqu'en mars, le 16.

Promets donc une gouache à ces charmants Masson, mais pour novembre, car je suis vraiment peu à la peinture. J'ai fini mon roman *Filibuth ou la Montre en or*, mais je suis envahi par un certain *Tableau de la Bourgeoisie* en 200 pages promis pour juillet à *La NRF*. Tout Balzac en 200 pages. Style « Nuits d'hôpital », mais pas de place pour les calembours<sup>134</sup>.

Au sujet de Bertin j'ignorais tout. De mon temps les femmes comme il faut n'allaient pas à Bullier sans leur mère. J'ai dit un soir à Bertin ce que je pensais de cette question. Quand on [n'] a pas des traditions, une solide famille, on ne peut se mettre ces fantaisies-là sans danger et on ne fonde pas une famille à Bullier, avec la baronne d'Ëttingen et Mme Groult<sup>135</sup>. Elle aime Raval<sup>136</sup> ! moi aussi j'aime Raval et bien d'autres aiment Raval, que je n'ai jamais vu. Et puis après ? [3] Si on avait le droit d'aimer tous les Raval de la terre, ce serait l'anarchie, le paradis de Mahomet, le bolchevisme, est-ce que je sais moi ? Pierre est un peu vif. Quelle est la femme qui n'est pas un peu vive. Mais aujourd'hui, c'est absolument comme autrefois, on ne sait rien supporter. Pierre a été bien fou d'abandonner sa

femme à ses fantaisies d'Ættingen et de Groult : il est de plus coupable de la perte de cette malheureuse, qui va maintenant d'un amant à l'autre et finira à l'hôpital de Marseille, comme une dame de mon enfance. Si elle croit que ça fera du bien à son talent, elle se trompe ! J'appelle Marcelle Meyer une malheureuse et je ne me trompe pas. Car elle ne saura même pas faire sa fortune et au jugement dernier elle ne sera pas dans le clan des élus probablement.

Je ne sais à quelle lettre tu fais allusion à propos de « Jugement », je ne me souviens de rien de tel. C'est égal si ces femmes-là, à défaut de solides familles, avaient un peu de religion, elles iraient à l'église et non pas à Bullier, à Lutetia et chez Marcel, Maurice, Henri, Raval, ou Ravel. Plusieurs incroyants seront sauvés, s'ils se sont unis à Dieu par leurs vertus, plusieurs croyants seront perdus, [4] parce qu'étant plus instruits, ils sont plus coupables et qu'un péché commis en état de grâce est plus mauvais, je pense.

Raval passe pour immensément milliardaire et Marcelle aura douze pianos neufs. Pierre gardera ses beaux yeux pour pleurer et se comparera à Molière pour se consoler.

Mes compliments à ta mère, à la chère madame Roland-Manuel, notre brave et bonne amie et à tes beaux-parents mes humbles souvenirs.

toi, tu es non le doux oreiller, mais le solide soutien de ma faiblesse.

Max Jacob

Maintenant je ne parle plus « ex cathedra », je parle du haut de la scène ou chaîne du Trianon Lyrique ----- car il va falloir en faire d'autres. Puissé-je les faire avec toi – J'y pense.

Pour le théâtre *Floridor*  
et pour le couvent céleste

(*Mam'zelle Nitouche*)

Je raconte cet événement heureux à table à nos deux prêtres : je chantonne la chanson de *Mam'zelle Nitouche* « Mais tant mieux ! dit M<sup>r</sup> le Curé, il faudrait que ce fut toujours ainsi ! »



[juin 1922]<sup>137</sup>

Cher Roland.

C'est au quarante-deux de la rue de Bourgogne que naîtra donc le futur objet de nos espoirs. Je parle du jeune Claude et non de tes œuvres prochaines : celles-là naissent un peu partout où l'on te trouve. J'espère que la mère se porte bien, que les grand'mères sont dans la joie, et le père aussi. J'arrive de Marseille

et compte aller à Nice, Monte-Carle (tu parles !) etc... J'ai vu Hyères. Marseille m'enchante<sup>138</sup>.

*Dans Marseille la blonde  
Pas de Vauxcelles qui gronde  
Pas de journaux moqueurs  
Pas de littérateurs  
sans cœur*

Cette ballade d'Alfred de Musset me berce depuis que j'ai vu cette Venise du Nord<sup>139</sup>. On parle trop de la Côte d'azur [2] et pas assez des environs de Marseille qui sont bucoliques, lyriques, élégiaques. Tout est à refaire encore ici, mais l'insuccès du *Cinématoma* me coupe bras et cœur. Pas une coupure de journaux ! pas une lettre que les plus polies<sup>140</sup> ! Il est vrai que le service de presse et celui des amis a été restreint - tu t'en aperçois -. Ces gens sont avares de livres sinon d'argent. En ce qui te concerne, je réparerai cela. Marseille est inconnue, je le prétends. C'est une ville dans le genre de l'avenue de l'Opéra ou du carrefour Châteaudun, mais au coin des rues, on aperçoit le décor de Gênes et des marchés malais. C'est une ville qui ressemble quelquefois à l'avenue de Clichy, mais qui aboutit à une ceinture de montagnes en bonnets phrygiens, bleues ou violettes : les bassins carrés du port sont pleins de barques alignées comme des poissons à vendre, et <sup>L</sup>de tuyaux de cheminées rouges<sup>L</sup> en forêt. Il y a en dehors de la ville des quais noirs dont le soleil ne parvient pas à éclairer les énormes hangars et les poteaux de fer [3] alignés à l'infini. La rade est inondée d'îles blondes et bleues. J'ai dit que les montagnes sont bleues, j'ai eu tort, elles sont blanches et régulièrement tachées de verdure noire. Ces montagnes sont coupées d'usines rouges et ocres.

Les Marseillais sont des ambitieux très pâles, le front bas, la bouche ouverte et l'air anxieux<sup>141</sup>. Tout le monde est jeune. Le peuple est galant et amoureux. Les facteurs font la cour aux ouvrières d'usines dans les tramways qui regorgent de galanterie comme de fleurs un panier bas sur pattes et rapide. Il y a des tas d'églises XVII<sup>ème</sup> et recueillies ; on devine, on pressent des universités, des savants, et les monuments sont plus beaux que ceux de Paris et moins connus. Les gens parlent facilement ; leurs phrases glissent sans grossièreté ni esprit d'ailleurs. Les enseignes dans les faubourgs sont poétiques comme le paysage qui commence tout de suite avec de gras pâturages et des pins énormes qui baignent en plein midi dans un clair de lune d'azur. Voici les enseignes : « Au murmure des Eaux », « À la consolation des amoureux », « Au rideau des feuillées ». Et là-dessus un [4] léger accent chantant exquis. On mange fort bien et fort cher à Marseille. Il y a des écriteaux de commerce jusqu'au ciel, autour du port. La mairie, qui est du XVII<sup>ème</sup> siècle, se reflète dans l'eau et dans un quartier mal famé que

tout le monde a décrit. La colline de Notre-Dame-de-la-Garde, pareille à une dent, domine le port et on y a le plus beau panorama du monde, une valse de montagnes et à ses pieds des métairies virgiliennes, ombragées chacune d'un gros pin. Du travail pour toute la vie de cent peintres.

J'espère que voilà de la description et de la littérature, mais la bouche parle de l'abondance du cœur, et voilà ce qui est dans mon cœur avec ta chère figure.

Agréé, Monsieur et cher collaborateur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Max Jacob

P. S. Mes compliments à Monsieur et Madame Fernand Dreyfus, mes amitiés à ta femme et au futur Claude.

Un titre ! un titre ! il veut un titre !! J'écris devant la baie de San Tropez<sup>142</sup>, la fenêtre d'hôtel ouverte sur le dos familier de mes petites montagnes avec Tropez en face, et Roland me demande un titre ! Je n'ai pas la force d'écrire et tu veux que je fasse ce chef-d'œuvre : trouve un titre !... enfin... on verra.

[marge gauche recto, le texte remonte tête bêche jusqu'à l'*incipit*]

Il y a le maniaque de la Côte d'azur : il connaît tous les noms des villages, des hôtels, toutes les excursions. Il se sauve de Paris en toutes saisons pour y courir<sup>143</sup>. C'est un homme sans personnalité. Il est excessivement aimable avec les voyageurs qui honorent l'objet de son culte : la Côte d'Azur. Or, la Côte d'Azur est une horreur qui s'honore de posséder la villa de Gounod, celle d'Ambroise Thomas, et c'est tout un programme. Je te reparlerai de la Côte d'azur ! c'est une blague monstrueuse !



Max Jacob à Madame Dreyfus, mère de Roland-Manuel

Monastère de St-Benoît-sur-Loire  
Loiret  
23 août 22<sup>144</sup>

Chère madame et chère amie.

Voilà ma veine !

Le custode de cette maison déserte part ce soir en vacances. Il me laisse les clefs de la maison et le soin de faire visiter la basilique aux touristes. Et voilà que vous me demandez de venir à Lyons avant le 6. Le custode part pour quinze

jours. Il y aurait bien cette ressource : faire un scandale, fermer tout et fuir sans souci des conséquences effroyables ! désertion de poste devant l'ennemi, peloton d'exécution. Oh ! la mort ne me fait pas peur, mais il y a autre chose. Il y a l'histoire de la motocyclette<sup>145</sup>. Cette fameuse motocyclette ! Madame n'avez jamais de motocyclette pour les vôtres. C'est l'instrument du martyr. Cette motocyclette, qui, sur le gril à bagages, m'amena jusqu'à Blois et m'y abandonna après panne, revint ici après quelles aventures !!! Le motocycliste ne put attendre la fin de sa réparation. Le chemin de fer, qui est un peu plus sérieux, emporta le motocycliste, il le ramène ! il le ramène et pas seul ! c'est moi qui suis chargé de m'occuper des draps de lit, de la lampe à pétrole, du linge sale de ces messieurs et de leur orientation sans parler de leurs distractions, car il n'y a à St-Benoît ni casino, ni petits chevaux, ni roulette, ni concert, ni bal, ni théâtre comme à Lyons et le croquet même ne sort des caves de M<sup>r</sup> le curé, invisible et présent, que le dimanche.

Me voici donc cloué à St-Benoît-s/Loire pour autant de jours qu'il plaira au motocycliste et à son compagnon d'y rester.

Dites à mon cher petit Roland combien ses lettres sont ma joie, faites mes compliments à Monsieur Fernand Dreyfus et à madame Roland, qui porte si bien ce nom révolutionnaire et girondin

et croyez, madame, et très chère bonne amie, à ma bien respectueuse amitié.  
Max Jacob

PS. On pourra peut-être raccommo-der ces charmants projets... quoiqu'il en soit, mille fois merci, merci.

[en marge gauche verso]

Je prie pour l'Enfant-Roi. Qu'il soit plus beau que celui de Alf. Bruneau<sup>146</sup>.

[en marge droite recto]

J'ai eu Michel Leiris ici avec une bande. Je l'aime beaucoup.



[Paris, décembre 1922]<sup>147</sup>

Cher Roland

On ne s'écrit plus<sup>148</sup>- j'espère qu'on se verra bientôt. J'ai un docteur ici par intérim qui guérit tous mes maux. Ah ! s'il pouvait guérir aussi mes mots !

Il me revient des nouvelles d'*Isabelle*.

La princesse Ghika est allée avec la duchesse de Clermont-Tonnerre et quatre gentils hommes de la cour nous apprécier dans l'avant-scène C ou G



ou D. Cette courte [2] lettre a pour but de te rapporter les compliments de la princesse. « Les acteurs sont très bons : on chante bien, pas faux, la musique est délicieuse. R.-Manuel (je copie) est un musicien élégant, harmonieux, grave, très bien placé parmi les musiciens. »

Ceci te donnera une opinion moyenne (pas assez flatteuse à mon gré) de ce que peuvent penser de toi des gens « bien » et qui auraient plutôt une tendance à rabaisser qu'à complimenter<sup>149</sup>.

Mes hommages à Madame Roland et à ta « belle-famille », mes respectueuses amitiés à ta mère et tout mon cœur fervent et fidèle à toi.

Max

Je travaille au *Tableau de la Bourgeoisie*, mon voisin qui est italien<sup>150</sup> trouve que c'est un ouvrage scientifique : il a raison.



Samedi 3 fév. 1923<sup>151</sup>  
St-Benoît-s/Loire  
Loiret

Cher Roland

Tu m'as fait perdre une grande partie de la journée. J'avais besoin de la psychologie d'un jeune homme et ayant songé à un M<sup>r</sup> X... j'ai ouvert le dossier Béliet où sont ses lettres. Heureusement ou malheureusement, je suis tombé sur tes lettres les tiennes depuis la première :

*Mon cher Max  
Je suis à Paris et je vous aime de tout  
mon cœur amical. Je désirerais de [sic] vous  
voir beaucoup. Pour prendre jour et  
pour prendre langue, j'aurai l'audace  
de me présenter chez vous demain à  
cinq heures de l'après-midi. Je vous embrasse.  
le 17 décembre 1917*

jusqu'aux lettres concernant les répétitions d'*Isabelle*. J'en ai relu plusieurs fois quelques unes et la psychologie du jeune Béliet est restée en panne. Mais quel succès [2] pour toutes et pour chacune.

J'ai bien songé à remplacer la psychologie du jeune Béliet de 18 ans par celle plus complexe d'un Béliet de 28, mais le but d'ériger « le jeune homme », que je

poursuivrai durant un chapitre, ne sera pas atteint et en somme : l'art avant tout. Il reste ceci que tes lettres m'intéressent comme un roman et beaucoup plus que celui que j'écris.

Écris-moi donc pour m'empêcher de l'écrire ou écris-en un pour que je n'en écrive plus. Quant au jeune homme, je vais le retrouver tout à l'heure. Mais quelles angoisses que toutes ces constructions de personnages. C'est une souffrance. « À chaque place, ça recommence ! » As-tu reçu ma lettre et le pauvre pneumatique au crayon ? As-tu fait le couplet ? es-tu fâché ? ? ? pourquoi ne me l'as-tu pas envoyé ? ça m'intéresse. J'ai un mot ici bien gentil de Masson ; dis-lui qu'il m'a fait un immense plaisir. Si tu vois *Les Feuilles libres* quelque part, lis la « Biographie du grand homme » et fais-moi des compliments<sup>152</sup>. [3] J'ai un immense besoin d'être encouragé. Je me sens immensément faible devant ce qui est bien et beau. Et j'ai peur d'être « démodé », ce qui est incurable.

Je serai à Paris dans 15 jours environ<sup>153</sup> ; je te raconterai mon roman, je ne peux pas te l'écrire, car une lettre « a vite fait » de se perdre et un confrère de la lire. C'est affreux quand on y pense !!

Si tu n'as pas le temps de m'écrire une lettre, écris une carte postale, si tu n'as pas le temps d'écrire une carte postale, envoie-moi une carte de visite... par la bonne, hein ?

Que tes lettres de jadis étaient tendres  
Je t'embrasse, cher  
Monsieur.

Max

PS : Mes souvenirs amicaux et respectueux aux Dreyfus, à Mme Roland. J'ose à peine nommer ici M<sup>r</sup> le conseiller d'État – directeur et sa famille : mais j'embrasse le spirituel Claude.

Est-ce que vraiment tu es fâché ou irrité ou mécontent ? j'ai peur de je ne sais quoi.

*[marge gauche recto]*

« Lina, lia, lima l'i de l'Himalaya. » M. J.

*[marge droite verso]*

Un souvenir à M<sup>r</sup> Caplet<sup>154</sup> et à nos admirables interprètes.

*[marge gauche verso]*

Tu deviens un « homme public ». Le mot est d'Apollinaire : « Je suis, disait-il, un homme public », et c'était vrai.



Saint-Benoît-sur-Loire  
[avril 1923]<sup>155</sup>

Mon bon Roland

La gaieté n'est pas un péché, c'est une demi-vertu comme la propreté. Le péché est triste, la vertu est gaie et le monde simule la gaieté pour faire oublier le démon sinistre qui l'habite. Les travailleurs comme toi et moi sont gais et les saints qui sont toujours en travail sont gais.

Mon amitié n'est pas refroidie, cher Roland, mon pauvre cœur est toujours brûlant. Seulement il est comme la lampe à soudure autogène ; quand la flamme sent un coffre trop résistant, je la dirige vers des parois plus poreuses. Dans la solitude, on sent mieux. La télégraphie sans fil est vieille comme Adam séparé de son Ève. Je t'ai senti environné d'une gloire « repoussante », prends ce mot dans un sens étymologique. Les flammes du nimbe atteignaient celles de mon pauvre cœur, ou plutôt ne les laissaient pas briller.

[2] Tu m'accuses d'avoir la manie de la persécution. J'ai eu récemment une conversation avec Gallimard qui m'a convaincu du contraire de ce dont il prétendait me convaincre. En attendant que les habiles promesses se réalisent, il m'a envoyé un exemplaire de *Filibuth*, puis un second, mais n'en a envoyé ni à ta mère ni à toi malgré mes indications. Je n'ai jamais haï personne, surtout pas Allard<sup>156</sup>, qui aurait pu devenir un de mes plus chers amis s'il ne me faisait porter par une opération psychologique facile à deviner les poids des mépris dont Apollinaire l'abreuvait.

<sup>157</sup>À propos des maris dont tu me parles, je suis obligé pour être franc de t'avouer que je trouve le pardon la seule solution qui ait de la grandeur et la naissance d'un enfant – fut-elle entachée d'équivoque – un couronnement qui n'est pas sans beauté, un lien nouveau qui préserve contre les rechutes, un repentir de la vie passée, un essai de renouvellement [3] que je dois approuver comme philosophe, comme homme, comme chrétien et comme pelote d'épingles moi-même. Je voudrais qu'il me fût possible d'effacer par un moyen physiologique mes douleurs, mes fautes et celles des autres. Ici une larme ! bien que je sois fort gai étant en plein travail. Un autre roman.

À propos de publicité... je voterai pour le jeune homme, puisqu'on n'a mis qu'un jury afin d'avoir ma voix en sa faveur : « Ne t'écarte pas de celui qui demande », dit l'Évangile. Je n'ai guère lu le livre ; on ne me l'a pas envoyé pour être sûr d'avoir ma voix<sup>158</sup>. Cet acte d'humilité est bien fait pour me toucher. Tout cela a bien peu d'importance. Je n'aurai ni un ami de plus ni un moqueur de moins. J'agis en face de mon esprit qui me regarde et prend des notes en

souriant. Après ma mort, si on me chicane une place aux tribunes du paradis un peu plus haute que celle que je m'octroie sur terre, je dirai pour ma défense au Seigneur [4] une de ses propres paroles : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Il paraît qu'*Isabelle* ne se joue plus<sup>159</sup> ; j'ai l'espoir d'une reprise dans l'azur de notre bonheur et j'espère aussi dans Heugel et dans l'étranger, si c'est possible.

Je ne vis pas loin de vous, comme tu le dis, car il n'y a plus de distances depuis l'aviation et Einstein. Michel Leiris a fait un poème réussi. J'ai réussi à calmer son ivresse et à le tenir dans des dispositions raisonnables et pratiques... provisoirement. Il va passer un examen de chimie et sera refusé. Il deviendra employé de banque provisoirement et tombera fatalement dans la littérature<sup>160</sup>. J'ai fait mon devoir. Du moins, je le crois. La morale est le dernier refuge contre les agitations du cœur, de l'esprit et du monde.

Tu sais profondément que je t'aime et t'admire. La conscience psychologique nous trompe un peu moins que l'autre. Je t'aime.

Max

Excuse-moi auprès de ta mère. Sur les mauvaises volontés de Gallimard à mon endroit. Mes compliments à Mme Roland, à Fernand Dreyfus, à l'enfant spirituel. Ne m'oublie pas près de Masson et de Caplet.

*[en marge droite recto]*

Il y a comme correcteur chez Heugel un musicien nommé Soudry<sup>161</sup>, intime ami du docteur Soleil<sup>162</sup>, capricorne que j'ai connu ici. Est-ce que tu le connais ?

*[tête bêche verso]*

Amitiés à Daniel Lazarus<sup>163</sup> et à mon cher Honegger.



Quimper 8 rue du Parc  
le 20 juillet 23<sup>164</sup>

Roland ! mon Roland ! mon cher Roland

Un mot de toi suffit pour tout effacer ! les inquiétudes de ton silence : le filtrage de mon passé et de mes actes et de mes paroles, des remords de fautes imaginaires – peut-être... (De là mille folies que tu connais ! ...) un mot de toi suffit pour tout effacer, mais que me dis-tu ? On répète *Isabelle* à longueurs de

jours ! Où répète-t-on *Isabelle* à longueurs de journées ? Est-ce à Lyons-la-Forêt ou au grand Opéra ?

Tu fais battre mon cœur  
acoustique  
de poète et d'auteur  
dramatique.

Déjà le mois dernier avant que de partir, j'avais visité la rue Henner<sup>165</sup> pour liquider 75 f 30 ; vais-je le mois prochain ajouter quelques zéros à la droite de ce chiffre ?... Je ne m'en fais pas ! ne me gronde pas, si je n'ai pas compris : tu écris en toutes lettres : « J'ai fait répéter la première à longueur de journées », la première représente le mot *Isabelle* qui est deux courtes lignes plus haut. Il est naturel que je demande « où répète-t-on *Isabelle* à longueur de journée ? » Émotion fort agréable et qui ne fera pas souffrir mon foie bilieux. [2] Là ! je n'y pense plus, messieurs les démons du foie ; je laisse flotter les rubans. Entre parenthèses, il est bien triste pour un auteur, qui par métier doit se servir d'émotion, de ne plus se donner d'émotions pour cause de foie.

Je suis à Quimper, où *Le Terrain Bouchaballe*<sup>166</sup> continue à jouer sa comédie sans moi. C'est bien douloureux de « laisser aller à perdre », comme on dit ici, tant de perles. En voici une que je cueille pour toi... Une dame impie va trouver une demoiselle pieuse : « Mademoiselle, je suis une malheureuse. Voilà des années que je ne pratique plus etc... etc... » La demoiselle pieuse l'emmène à la messe chaque jour et jusqu'à la sainte table. Une semaine après, la dame impie dit en public : « Je savais bien, moi, que M<sup>me</sup> X... n'allait à l'Église que pour le vicair Untel ! » Depuis cette découverte, elle n'alla plus à l'Église ; elle n'avait pas d'autre raison d'y aller.

Mes souvenirs amicaux et respectueux à ma chère amie M<sup>me</sup> Roland ; mes compliments à madame Fernand Dreyfus et à monsieur Dreyfus. Mes prières au-dessus de l'enfant merveilleux.

Tâche de me montrer plus souvent  
que ton affection répond constamment à  
la mienne.

Ton dévoué conscrit<sup>167</sup>

Max

Je me demandais si tu avais reçu *Filibuth* et *Bouchaballe*. Écris-moi, mais ne te fends pas les méninges. Écris à l'ami et non à l'auteur.

[*marge gauche recto*]

J'ai eu madame Aurel quinze jours à Saint-Benoît<sup>168</sup>. À plus tard les commentaires.

[*marge droite verso*]

*Le Cornet à dés* reparait chez Stock *in extenso*<sup>169</sup>.



28 oct. 23<sup>170</sup>  
St-Benoît-s/Loire  
Loiret

Mon bon Roland.

Silences ou bruit mon amitié bien tendre te suit. Je suis le vieil ami de la famille qu'on trouvera toujours les jours de mariage pour pleurer de joie quand le dauphin épousera le président de la République Rhénane (*cf.* les comédies de Musset) et pour serrer une main silencieuse à la mort de Valensi (que Dieu lui prête une longue vie). Le jeune Leiris – que n'ai-je pas écrit pour le détourner des horreurs littéraires – le jeune Leiris me donne des soucis ! je l'ai fourni de relations : il s'y casemate comme la perdrix, n'entend rien, n'entend rien. Je lui voulais des ailes, il est un canard – qu'il vole ! il traîne. Pas de vue d'ensemble sur l'humanité ! pas de psychologie ! pas de recherches dans les cercles infernaux ou paradisiaques. C'est un écolier !  $\neg$ oui $\neg$  un futur  $\neg$ journaliste (non !) $\neg$  [2] Ne disons pas de mal de Rimbaud, ça porte malheur, mais pourquoi n'être pas, n'être pas le Rimbaud de 1923<sup>171</sup> ? C'est si facile ! dis-lui de se promener trois fois par semaine dans l'Est de Paris, de manger avec les pauvres un jour, avec les ducs le lendemain, de ne pas penser à la littérature, mais qu'elle pense à lui. (À ce propos Honegger a bien raison de tout convertir en quintes : ce n'est pas de sa faute et Leiris devrait bien en faire autant, mais notre musique en littérature, c'est la concierge du 42). Qu'il achète des pantoufles en drap de ciel et danse, mais des ballets italiens. Il pense à Rimbaud, justes Dieux ! la manière d'y penser, c'est de l'oublier à fond. Il saura bien le rattraper, cet épervier.

Voici de mes nouvelles : j'ai passé l'été en Bretagne<sup>172</sup>. Famille ! famille ! famille et tout le sérieux de la vie, hélas ! princesses et quelque étiquette : celle que je mis sur ma malle un jour pour fuir des amis d'ailleurs chers. J'avais une congestion pulmonaire et scripturaire : c'en fut assez pour m'aigrir [3] le caractère et faire ma malle imparfaitement guéri. Deux jours de wagons, de râles et d'hôtels interrompus par une visite à cette cathédrale de Chartres que Racine avait raison de trouver barbare. Quel cafouillis de styles et de froideur ! mais il y a du bon au point de vue cube (point de vue qu'est celui de tous les bons esprits et qui est le mien). Arrivée au lit de St-Benoît et au médecin qui déclare une pleurésie.

Événements principaux :

1° Arrivée de Gallimard apportant un traité général pour la réédition des œuvres complètes (sic)<sup>173</sup>.

2° Réunion de mes derniers poèmes pour la maison Kra qui veut 1200 vers, j'en ai plus de 2000. Mais quelle déception ! tout cela est mauvais, mauvais, pire que *Le Laboratoire Central* qui m'a perdu. Nécessité d'une réforme de l'orthographe. Pleurs, grincements de dents, esthétique avant de mourir de ma pleurésie. Je transforme le poème en prose en vers et je livre mon côté au coup de lance de Longin, mais on ne peut pas savoir ce que c'est. Je suis un raté de la poésie et du ciel. [3] Un raté du ciel !

« L'homme est un dieu déchu qui se souvient des cieux<sup>174</sup> »

(Lamartine)

J'aurais dû naître en 1820<sup>175</sup>.

Le gladiateur tombé mais non désespéré de M<sup>r</sup> X... qui servit de modèle pour le ténor de *Cinématoma*<sup>176</sup> (déclaré chef-d'œuvre par Gallimard le bien aimé, je m'en fous !). Il était italien (le ténor).

*Son gladiatore caduto ma no disperato*. Je te recommande mon italien : celui des clowns anglais

Je t'aime

Je t'aime

Je t'aime

dans toutes les langues

et t'aimant, j'aime ceux que tu aimes y compris Vuillermoz<sup>177</sup>, Louis Masson et le nouveau Pierrot<sup>178</sup>.

Je suis vraiment malade,  
mais poète non pas !

Max

Salue ta chère mère qui me donna en 1917 un bidon de pétrole et m'écrivit il y a huit jours une plus précieuse carte, à laquelle je n'ai pas pu répondre encore. Salue notre délicieuse madame Roland et le dauphin. Respectueux Souvenirs à Madame Roux et à M<sup>r</sup> le Conseiller directeur par la grâce de Dieu.

[marge droite verso, tête bêche]

Corrige en Honegger ce vers d'une carte qu'il estropie :

« Le frêle florentin de la carte postale<sup>179</sup> »,

lequel ne fut ni lui ni personne mais un vers, un pauvre vers.

Qu'il en fasse des accords de neuvième diminuée et crois en mon amitié pour lui qui est réelle. J'aime Honegger.

*[marge gauche recto]*

Isabelle est un chef-d'œuvre. Quel malheur d'avoir un livret pareil !

*[marge gauche verso]*

Delage est beau, Ravel injuste, Satie m'agace à ne pas répéter en humoriste. Roland-Manuel, le très chéri, est un grand musicien et Mahomet est son prophète. Amen !



St-Benoît-s/Loire<sup>180</sup>

Loiret

28 janv. 24

Mon cher Roland.

Les journaux m'apprennent qu'un M<sup>r</sup> Torti tenait le rôle de Pierrot. J'ai pu de St- Benoît écrire à nos interprètes des lettres où les circonstances mêlaient adroitement de la nostalgie à des compliments appropriés à mes souvenirs. Mais Torti ! vois ma situation ! je ne suis même pas sûr de son nom. De son rôle ! que faire ? «réponds-moi» . Je t'envoie un semblant de lettre avec une enveloppe écrite et ouverte. Lis les deux ! et avec ton tact connu du Tout- Paris des Arts, agis comme bon te semblera, [2] soit que tu envoies cette lettre pour que le timbre de la Poste y soit poliment, soit que tu la renvoies avec des marginalia, des remarques, la liste des fautes d'orthographe (orth.) et des autres coquilles de mœurs, inadvertances, proposité, comme disait J. J. Rousseau de ses gaffes.

Sois aussi remercié des succès que ta belle musique procure, étoile, au ver de terre rampant sur les papiers. Quelques feuilles ramassées par *L'Argus* m'apportent dans ma paix relative le bruit savoureux des applaudissements que tu mérites. Que Masson soit bientôt à l'Opéra Comique et nous avec lui, c'est la grâce que tu mérites et que je nous souhaite en t'embrassant.

Max

Mon roman est fini !... je pleure de rage qu'il soit le plus mauvais de tout ce que j'ai fait<sup>181</sup>.

*[marge gauche verso]*

Mes hommages à Madame Roland et au dauphin, ainsi qu'à ta chère mère.





22 juin 1925<sup>182</sup>

Cher ami,  
Un ascenseur dans la  
tour de Pis.... e  
prendrait le nom de  
funiculaire.  
Max Jacob



Le 9 ou 10 nov. lundi 1925<sup>183</sup>  
St-Benoît-s/Loire  
Loiret

Cher Roland, en traversant la forêt de Paris, sous l'arbre que tu as planté, mon taxi s'est arrêté. Des fruits sont tombés marqués du nom des villes : Caen, Avignon, Besançon, St-Étienne. Il y en avait pour cent trente-deux francs, tout droit et impôts retenus. Les branches étaient pareilles à ta main blonde ; au travers souriait ta chère figure très aimée. Maintenant, voici que les cigognes de Kiel chantent ta magnifique musique sur les toits. Le théâtre de Kiel est un grenier : dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans ! chantent les cigognes. [2] Mon taxi revenait de la brousse ou brosse Bretonne, il m'a accidentellement déposé dans une maison, où l'on t'admire et où M<sup>r</sup> Rivière joue ta musique (et la sienne dans un esprit d'humilité sans doute)<sup>184</sup>. Mes oreilles bourdonnent de beauté, pour que je devienne sourd aux vents mélancoliques de la Loire.

J'écris comme Henry Valensi.  
Au revoir, cher instrument de  
ma gloire future.

Max

P. S. Mes amitiés nuancées du respect convenable à ta chère famille.

*[marge gauche recto]*

Le lieutenant Vaillant lit cette lettre par-dessus mes épaules et ses épaulettes.



Je viens seulement de recevoir  
ta lettre : mercredi 6 h. du soir

le 9. 9 [novembre] 1927<sup>185</sup>  
Roscoff jusqu'à demain  
puis chez Jacques Bonjean<sup>186</sup>  
5 rue des Eaux  
XVI<sup>e</sup>

Pylade<sup>187</sup> –

Quels changements ! de style ! de vocabulaire ! d'esprit ! Voilà un vrai converti, mais quelles offenses aurais-tu eu... peut-être... à me pardonner ? Moi, mon amitié qui a été si surprise de cette vacuité, cette viduité, mon amitié attendait en priant chaque jour, pour toi.

Bien sûr, je poserai ma tête sur ton édredon, puisque je me sens (autant et beaucoup plus que jamais) indigne de l'amitié de quelques-uns de mes amis.

Je t'écris tout de suite parce que ma joie est une joie, mais je t'écris brièvement parce que je vais te voir dans peu de jours. Et comme je ne crains pas le ridicule, je me permettrai de pleurer beaucoup.

Au fond, ta lettre ne me surprend pas : voilà quelques jours que j'entends à mon oreille : Orlando ! Orlando ! nos anges gardiens s'entretenaient.

Ton fidèle qui t'embrasse en N. S. J. C.

Max

*[marge droite recto]*

Maurice Sachs ! qui dira mon affection et mon respect pour cet être angélique<sup>188</sup> ?

*[marge gauche recto]*

Mes compliments respectueux et affectueux à la chère fille de Louis XV et au dauphin.



[27 novembre 1927]<sup>189</sup>

Cher Roland  
J'ai eu une belle bronchite  
qui m'a empêché  
de te faire visite  
ailleurs que chez  
Maritain et plus récemment

ne crois rien  
d'autre et  
viens à ma  
première le 30 au soir – Nous nous y  
verrons avec joie -----.

Max



Roland-Manuel à Max Jacob

+

PAX

Rue de Bourgogne 42  
17 octobre 1929<sup>190</sup>

Mon cher Max

Je viens seulement d'obtenir ton adresse. C'est Jacques Maritain qui me l'a donnée. Je te croyais guéri – ou tout près de l'être, et je suis désolé d'apprendre que tu gardes encore la chambre. Il se confirme que tes relations avec l'automobile sont marquées du signe de la malencontre<sup>191</sup>.

D'autres amis, plus éloquents que je ne suis, t'exhorteront dans cette épreuve. Il y a des gens qui savent les mots qu'il faut dire. Dois-je les envier auprès de toi ? Mon amitié, hélas ! n'a guère le sens de l'initiative. Je crois toujours que les absents me donnent tort et je leur laisse le temps de me donner raison en cela. C'est sans doute ma faute, mon cher Max, si tant de choses nous éloignent dans le temps alors que rien, je pense, ne nous sépare dans l'amitié. L'accident qui t'immobilise mobilise mon affection. Hâtera-t-il notre réunion, c'est sur cet espoir qui exige ta guérison que je t'embrasse bien affectueusement.

Roland-Manuel

## NOTES DE L'INTRODUCTION

- <sup>2</sup> Jeanne-Marie Berthier dite Jane Bathori (1877-1970), professeur de chant et cantatrice à la carrière brillante. Elle fut aussi directrice, pendant la première guerre, du Vieux Colombier.
- <sup>3</sup> Voir JACOB Max, *Lettres aux Salacrou août 1923- janvier 1926 avec un portrait de Max Jacob par André Beaudin*, Gallimard, 1957 et *Lettres à Michel Leiris*, corr. annotée et présentée par Christine Van Rogger-Andreucci, Honoré Champion, coll. Textes de littérature moderne et contemporaine, 2001.
- <sup>4</sup> *Je vous aime et j'en meurs, valse*, paroles de Le Peltier, musique de Dickson, création en 1911 à l'Eldorado par Dickson et Vorelli.
- <sup>5</sup> Si pour Roland-Manuel la citation hugolienne est référencée et placée en exergue, elle sera intégrée pour Cocteau à la clausule sans guillemets ni référence : « Tu es mon Jean superbe et généreux », (14 mai 1928, *CMJ 17/18*, p. 19).
- <sup>6</sup> DUBUIS Patrick, « Expressions de l'homosexualité dans la correspondance de Max Jacob », *CMJ 13/14*, p. 105.
- <sup>7</sup> Jeu verbal qui consiste à enchaîner des mots sans tenir compte de la grammaire ou du sens. L'enchaînement est conditionné par le fait que la fin d'un mot devient le début de l'autre (Albert Barrère, *Dictionnaire d'argot*, 1889, p. 371 cité dans PINON Roger, « "J'en ai marre, marabout", le jeu "des queues" » dans l'espace gallo-roman », *Le Monde Alpin et rhodanien*, 4<sup>e</sup> trim. 1993, p. 88). Jacob utilisera aussi un tiers pour rappeler à l'ordre son cadet. Au jeune Michel Leiris, il écrit : « Si tu vois les Roland, dis-leur que je les aime... Une lettre de Roland me ferait bien plaisir : hélas Roland est le plus parisien des enfants de Paris : c'est dire qu'il n'a pas le temps d'écrire », (*op. cit.*, 7 mai 1922, p. 59-60).
- <sup>8</sup> Voir SISTRAC Patricia, « Max Jacob, Antoine Olgiati : des documents inestimables », *Revue de la Société des lecteurs de Jean Paulhan*, janv.-mars 2017, n° 9, p. 10-19.
- <sup>9</sup> *Philobiblion, bulletin périodique de beaux livres, livres et autographes*, Librairie Lipschutz, XLVIII<sup>e</sup> année, n° 72, 1938, p. 29-41. Le catalogue recense soixante-deux scripteurs et un total de cent huit lettres et cartes postales s'échelonnant de 1918 à 1927 ; les lettres sont détaillées (nbre de pages, format, résumé succinct). Dans une liste complémentaire non détaillée, le lot 577 est titré : « Roland-Manuel. »

## NOTES DE L'ÉPISTOLAIRE

- <sup>10</sup> *GI*, p. 167. Nous plaçons cette lettre à la fin mars 1918 quand les bombardements nocturnes sur Paris s'intensifient à cause des canons de longue portée. Par ailleurs, l'auteur évoque la souscription pour *Le Phanérogame* lancée à cette période (parution en décembre). La souscription, d'abord « boiteuse » (lettre suivante) reprendra plus favorablement à partir de mai (à Picasso, 16 mai 1918, *CAT*, p. 157).
- <sup>11</sup> *L'Imitation de Jésus Christ* est un des livres de chevet du poète. Découvert lors de son enseignement catéchétique au couvent Notre-Dame de Sion, Picasso lui offre un exemplaire dédié : « À mon frère/Cyprien Max Jacob/Souvenir de son baptême/jeudi 18 février 1915/Pablo » (MO). L'ouvrage invite à la découverte de la vie intérieure en se détournant du monde par l'adhésion au message du Christ. Le Livre I, chap. VI traite des affections dérégées (avarice, envie, désirs...) qu'il est nécessaire de combattre pour atteindre la paix du cœur. La lutte que Jacob engage est un effort de volonté auquel - pour l'instant - il renonce ; ce combat, comme le sentiment qu'il éprouve, lui procurent un plaisir que Jacob ne dissimule pas tout comme il n'ignore pas l'effet de désordre qu'il produit auprès de son interlocuteur. Jacob est fraîchement baptisé, il pâtit encore

- d'une distorsion entre l'être et le paraître que la retraite à Saint-Benoît métamorphosera, en partie, grâce aux exercices de piété et de méditation pour ramener son esprit à Dieu dans une discipline ascétique.
- <sup>12</sup> Pseudonyme du poète et romancier Marcel Pouille (1891-1934), a dirigé la revue l'*Ermitage* de 1925 à 1930.
- <sup>13</sup> Salomon Léopold Henri Hertz, directeur de théâtre, journaliste et écrivain (1875-1966). Très marqué par l'affaire Dreyfus, il est un des fondateurs du Comité France-Palestine et deviendra, après 1925, le secrétaire général de la section française du Congrès juif mondial. Très proche de Jacob, une partie de leur correspondance a été publiée dans la correspondance générale du poète et en revue (JACOB Max, « Lettres à Henri Hertz, 1923-1926 », *CES/3*, 1980, p. 71-82).
- <sup>14</sup> Voir dans *Le Cornet à dés* les poèmes de guerre qui expriment l'angoisse de la guerre. Un exemplaire du livre offert à Roland-Manuel porte cet envoi : « Pourquoi les dédicaces ? Si tu sais/ que je t'aime, pourquoi le répéter et/si tu en doutes, je le dirai en vain. »
- <sup>15</sup> Jacob faisait des prédictions astrologiques depuis les années 1900. Il travaillera avec Conrad Moricand *alias* Claude Valence avec qui il publiera posthumément *Miroir d'astrologie* (Gallimard, 1949).
- <sup>16</sup> Le bulletin a sans doute été renvoyé, nous lisons en effet l'encaissement de deux exemplaires en mai : « De chez Roland : 12 f. » (*Souches comptables ayant servi de palette*, MBAQ, D-50-1-80).
- <sup>17</sup> Jacques Doucet (1853-1929), célèbre couturier, collectionneur et mécène. Jacob lui doit l'impulsion de la publication du *Cornet*. Le poète lui adresse également une volumineuse correspondance, véritable document d'histoire littéraire des avant-gardes. Doucet soutenait financièrement Jacob en lui achetant des manuscrits ou des dessins. La Bibliothèque littéraire qui porte aujourd'hui son nom est riche d'un fonds concernant l'auteur ; elle est, avec la BnF, l'une des collections publiques parisiennes les plus prestigieuses consacrée à l'auteur.
- <sup>18</sup> Mme Lévy, mère de Roland-Manuel, a épousé en secondes noces Fernand Dreyfus.
- <sup>19</sup> *GI*, p. 170.
- <sup>20</sup> Jacob donne des ébauches du *Phanérogame* à Picasso dès juillet 1906 (voir *CAT*, p. 41).
- <sup>21</sup> Jacob entre en correspondance avec Paulhan en 1915, leur amitié est profonde tant sur le plan personnel que professionnel lorsque Paulhan devient un des piliers des éditions Gallimard. À la réception du *Guerrier appliqué* (Sansot, 1917), Jacob adresse à Paulhan une lettre admirative louant « le don d'humanité et le don de vie » de l'auteur (JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, corr. annotée et présentée par Anne Kimball, Paris Méditerranée, 2005, 29 nov. 1917, p. 60).
- <sup>22</sup> *La Légende dorée* écrite entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine raconte la vie de saints, des épisodes de la vie du Christ et de Marie, elle a irrigué une intense mythologie chrétienne.
- <sup>23</sup> Tourguenev Ivan Serguéïevitch (1818-1883). Nous ne connaissons que ce jugement lapidaire de Jacob sur *Premier Amour*. Pour *Eaux Printanières*, Jacob livre une appréciation plus détaillée à Paulhan : « Si le relief, la fraîcheur des teintes, la force des passions, l'exactitude (ou l'inexactitude) des caractères, le direct, la simplicité du récit, l'intérêt des détails constituent les vertus du chef-d'œuvre, c'en est un », (*op. cit.*, p. 66).
- <sup>24</sup> « C'est plein d'intelligence et de goût » écrit Jacob à Paulhan à propos du livre de son cousin issu de germain (*ibid.*). La correspondance de Jacob à J.- Richard Bloch a été publiée en deux livraisons d'*Europe* : « Lettres à Jean-Richard Bloch 1904-1914 », corr. présentée par Michel Trébitsch, n° 662-663, juin-juillet 1984, p. 122-163 et n° 666, octobre 1984, p. 139-159.
- <sup>25</sup> François Carcopino-Tusoli, dit Francis Carco (1886-1956). Élevé au grade de caporal depuis 1908, il a été affecté à l'École d'aviation Maurice Farman près d'Avord en mars 1916. Accidenté, il est réformé. Jacob est mal renseigné ; Carco, en 1918, habite dans l'Eure où il travaille d'arrache-

- pied à son nouveau roman, *Les Malheurs de Fernande*. De 1918 à l'Armistice, il soignera ses blessures (au Val-de-Grâce puis à Dax et à Nice) et sera définitivement réformé le 17 janvier 1919 (BEDU J.-Jacques, *Francis Carco au cœur de la Bohème*, Monaco : éd. du Rocher, 2001, p. 164-188).
- <sup>26</sup> « [La liberté] nœud de mon caractère et de ma vie » écrit Jacob à Jean Cassou (*MJE*, 28 février 1927, p. 123).
- <sup>27</sup> Jacob recommande à Picasso *Richesse maudite* de Walter Edwards, « film américain admirable » (*CAT*, p. 155).
- <sup>28</sup> Gebel acquiert pour 505f. de dessins et peintures en 1918 (*Souches comptables*, *op. cit.*). Gébel et Georges Aubry exposent régulièrement des œuvres de Jacob dans leur galerie du bd. de Clichy.
- <sup>29</sup> Les Copola sont des collectionneurs, ils prêteront trois œuvres de Jacob pour l'exposition organisée par Aubry à la galerie Berheim-Jeune (8-20 mars 1920).
- <sup>30</sup> Même anecdote écrite à Picasso.
- <sup>31</sup> *GI*, p.172. Le ms n'indique pas le deuxième chiffre du nombre, l'annonce du mariage de Picasso célébré le 12, la situe dans la foulée de l'événement.
- <sup>32</sup> Arthur Honegger (1892-1955), musicien d'origine suisse. Proche de Jacob, ils composent *La Mort de Sainte Alméenne*, mystère musical en 1 acte et 2 tableaux. L'orchestration est restée inachevée, seul un intermède a été exécuté le 25 novembre 1920 (voir la Bibliographie en annexe de ce présent volume).
- <sup>33</sup> Il s'agit du *Livre de l'Ami et de l'aimé, petits cantiques d'amour dialogués par lesquels l'entendement et la dévotion s'augmentent*, trad. du catalan par Antonio de Barrau et Max Jacob, La Sirène, Petite coll. mystique, n° 1, 1<sup>er</sup> avril 1919. Max a effectué en août 1916 un autre travail de traduction encore inédit avec Antonio de Barrau : « Sainte Thérèse de Jésus/Sept méditations sur le Pater Noster » (MBAQ, inv. 95-10-1-5 à 8). Le poète indiquera encore en septembre qu'il révisé la traduction « d'un manuscrit de San Luis de Leon que Barrau [lui] a envoyé à corriger », (à Picasso, *CAT*, p. 131).
- <sup>34</sup> Picasso a épousé Olga Khokhlova. Apollinaire et Jacob étaient les témoins du marié, Cocteau et le capitaine de cavalerie Sveltloff ceux de la mariée.
- <sup>35</sup> *GI*, p.163. L'éditeur situe cette lettre à l'année précédente, à tort. Les propos (réforme militaire, style Barbey...) comparés à ceux que Jacob écrit à Picasso au même moment permettent de la redater. Jacob réside rue Gabrielle depuis janvier 1913 au rez-de-chaussée sur cour. Après la remise de la rue Ravignan puis les quelques mois passés rue du Chevalier-de-la-Barre, Jacob sera montmartrois de 1907 jusqu'à son départ en 1921 pour Saint-Benoît-sur-Loire (voir *infra* n. 72).
- <sup>36</sup> Le beau-père de Roland-Manuel travaillait au Ministère de l'Agriculture. Une lettre de Jacob à Picasso du 14 septembre 1918 nous apprend qu'il est « l'intégrité même » or, le musicien cherchait à se faire réformer. Lors d'une visite pour appuyer cette faveur, Jacob se voit offrir des cigares confisqués aux douanes (*CAT*, p. 161).
- <sup>37</sup> Maurice Paul Loewel dit Maurice Level (1875-1926), journaliste, écrivain et dramaturge connu pour ses romans policiers et son attrait pour le fantastique.
- <sup>38</sup> Jacob reçoit de nombreuses commandes : le libraire genevois Künding et, entre autres, celle « d'un sportsman [pour] les Courses d'Auteuil [peinture] à l'huile », (*CAT*, p. 162).
- <sup>39</sup> Suit un petit motif graphique à la plume : une portée en clef de sol sur laquelle s'accroche une lyre.
- <sup>40</sup> Titre primitif d'*Isabelle et Pantalon* que l'auteur réservera en fin de compte à son ouvrage à paraître fin 1918. Le titre de l'opérette connaîtra des variations jusqu'en avril 1920 ; voir *infra*.
- <sup>41</sup> La métaphore du cœur est prédominante chez Jacob ; elle accompagne la pulsation créatrice tant sur le plan poétique que graphique, elle nourrit et gradue le lexique des liens amicaux. Sur

- le plan religieux, elle est d'une importance capitale pour le nouveau converti. Jacob est membre de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur depuis le 24 avril 1917 (« carte permanente d'adorateur n° 10172 », fds René Fauchois, BnF, Dpt. Arts du spectacle, 4° COL-39/122/1). Jacob est un fidèle adorateur que rien ne peut détourner des offices : « [...] Si la première de mon opéra-comique avait lieu le dernier dimanche du mois, je n'irai pas à ma matinée ni à ma première » (à Jean Cocteau, *MJJC*, 26 avril 1919, p. 42).
- <sup>42</sup> La guerre fait rage et le vocabulaire militaire irrigue l'arrière comme ici ce mot d'origine indo-chinoise (*Lexique des termes employés en 1914-1918*, CRID 14-18, <http://www.crid1418.org>).
- <sup>43</sup> Alexandre Paul Poiret (1879-1944), célèbre couturier et mécène. Jacob fréquente le salon de Poiret où il a donné sa première conférence théologique sur saint Luc en janvier 1911. Il est fréquemment son hôte en Bretagne. Poiret est le dédicataire de *Cinématoma*.
- <sup>44</sup> *GI*, p. 178.
- <sup>45</sup> Un des titres primitifs de *Cinématoma* (La Sirène, 10 février 1920). Des ex. du tirage initial ont fait l'objet d'une recouvrure par *La NRF* en 1923 (rééd. 1929 ; O., 719-824). Voir également *infra* la lettre du 26 octobre 1919 qui précise le rôle de Cocteau et de Cendrars dans l'édition du recueil. *Cinématoma* est un livre de caractères et de portraits, l'« avis » en tête du recueil confirme l'objectif de l'ouvrage. Le portrait est brossé à partir du langage des protagonistes dont on sait que Jacob collationnait le dictionnaire dans les lettres de ses correspondants (voir aussi *infra* n. 90).
- <sup>46</sup> Pour Jacob, l'invention est une notion entrelacée à celle de *situation* évoquée dans la préface du *Cornet à dés*. Un poème est *situé* quand il « transplante » le lecteur et lorsque le poète y a « placé sa voix. » Il doit transporter le lecteur hors de ses schémas habituels, déranger les liens logiques de sa réflexion analytique afin que puisse advenir une conscience disponible à la parole poétique. Le poète trouvera sa voix lorsqu'il se dégagera des clichés par une expression personnelle : sa langue, son rythme, sa musicalité. Cette voix poétique, pour la faire comprendre, Jacob utilisera ultérieurement plusieurs images corporelles de valeurs croissantes (*Art poétique*, O., 1357) : le style de tête (« les idées philosophiques »), le style de bouche (les verbaux du XIX<sup>e</sup>), le style de poitrine (Jean-Jacques) et surtout celui du ventre qui est celui des grands classiques et de toutes les œuvres majeures. La voix du poète doit se situer au ventre car il est le centre de l'homme, le lieu central des émotions.
- <sup>47</sup> Depuis l'appel de Reverdy à réorienter le cubisme qu'il considère à la dérive (« Essai sur le cubisme », *Nord-Sud*, mars 1917), de nombreux appels à la refondation du mouvement et à la composition classique se sont levés en littérature comme en peinture. Jacob a sans aucun doute pris la mesure de l'évolution du mouvement qu'il a vu naître et dont il observe les cheminements.
- <sup>48</sup> Ossip Zadkine (1890-1967) fréquente la rue Gabrielle. Il évoquera la chambre modeste de Jacob au micro de Louis Mollion le 22 mars 1956 (*Les Rêves perdus d'Ossip Zadkine*, INATHÈQUE, PHD 88004644).
- <sup>49</sup> « À la mémoire de Guillaume Apollinaire » est un poème qui appartient au « style du ventre » ; il déporte le lecteur hors de ces cadres habituels de référence et déjoue son horizon d'attente (*SIC*, n° 37, 38, 39, janv.-15 fév. 1919, 4<sup>e</sup> année], p. 295-296 -, rééd. *L'Homme de cristal*, Gallimard, 1967, p. 119-120 ; *La Vérité du poète* : La Table ronde, 2015, p. 113-114). Le ms aut. signé portant marques des protes et cachet de la coll. de Pierre-Albert Birot a été vendu le 31 mai 2016 chez Artcurial (lot n° 52). Voir Sustrac Patricia « Max Jacob fidèle à Guillaume », *Apollinaire*, article à paraître.
- <sup>50</sup> À la suite de *Parade*, une vive polémique opposa Satie et le critique très hostile au ballet, Jean Poueigh. Condamné à la prison et à une amende de huit cents francs pour diffamation, Satie fulminait ; Jacob préconisait le repentir. Cette divergence de points de vue entraînera une rupture

- puis une réconciliation en juin 1919 (SATIE Erik, *Correspondance presque complète*, réunie et présentée par Ornella Volta, Fayard/IMEC, 1994, p. 372).
- <sup>51</sup> Voir l'introduction.
- <sup>52</sup> Pour son roman *Civilisation* paru au Mercure de France.
- <sup>53</sup> Charles-Albert Cingria (1883-1954), écrivain et musicien suisse de langue française. L'amitié fraternelle avec Jacob est précoce et solide. Leur correspondance a été publiée d'abord dans la correspondance générale de Jacob puis reprise dans *Les Œuvres complètes* de Cingria aux éd. de L'Âge d'Homme.
- <sup>54</sup> Pierre Bertin (1891-1984) et son épouse la pianiste Marcelle Meyer (1897-1958). Pierre Bertin entré à la Comédie-Française en 1923, a tenu un rôle important dans la carrière théâtrale de l'auteur (voir p. 290 et, en annexe, la Bibliographie.)
- <sup>55</sup> Représentation de *Dit des Jeux du Monde*, poème dramatique avec chœurs et ballets de Paul Méral (musique de Honegger, décors de Fauconnet). À rebours du public houleux, Jacob estime que « le spectacle abonde en trouvailles et nouveautés » (voir JACOB Max, *Lettres à Florent Fels*, corr. présentée par Maria Green, Mortemart : Rougerie, 1990, p. 33). La représentation fut effectivement agitée, voir CORVIN Michel, *Le Théâtre de recherche entre les deux guerres*, Lausanne : L'Âge d'homme, p. 80.
- <sup>56</sup> Lettre inédite, coll. Gilles Roland-Manuel.
- <sup>57</sup> Jacob rassemble deux vers virgiliens issus des *Géorgiques* (livre II, vers 490 et 840), le premier : « Felix qui potuit rerum cognoscere causas » [« Heureux celui qui peut pénétrer les causes secrètes des choses »], le second « Sui bona norint agricola » [« heureux les hommes des champs s'ils connaissent leurs biens »].
- <sup>58</sup> M. Roux, beau-père de Roland-Manuel, directeur des services scientifiques et sanitaires et de la répression des fraudes au Ministère de l'Agriculture.
- <sup>59</sup> Il s'agit sans doute du recueil *Farizade au sourire de rose : sept poèmes de Perse* que Roland-Manuel a composé en 1914 et qui venait de paraître.
- <sup>60</sup> Carte postale avec vue du château de Brienne, coll. Marie-Lionèle Floch. Suscription : « À Monsieur/Monsieur Max Jacob/rue Gabrielle, 17/Paris XVIII<sup>e</sup> » ; initiales de Suzanne Roux, épouse de Roland-Manuel, pianiste et femme de lettres.
- <sup>61</sup> *GI*, p. 196 et *AAI*, p. 66, Ms BnF, *op. cit.*
- <sup>62</sup> *Luc 2* : 1-21.
- <sup>63</sup> Jacob entrera au répertoire de la Comédie-Française en 1927 grâce à Pierre Bertin qui crée *Les Matinées poétiques*.
- <sup>64</sup> *PJ*, p. 81, Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>65</sup> *Ibid.*, billet écrit au deuxième rabat de « L'Ariette de Zerbinette » et « Romance d'Arlequin. »
- <sup>66</sup> Georges Berre (1867-1942), comédien et dramaturge, sociétaire de la Comédie-Française, cousin par alliance de Jacob (JACOB Max, *Lettres à un ami* [Jean Grenier], Lausanne : Vineta, 1951, p. 17).
- <sup>67</sup> *GI*, p. 211. Max Jacob est en convalescence à la suite de son accident de circulation survenu le 31 janvier alors qu'il se rendait à la représentation du *Tricorne* de Manuel de Falla. Jacob profite de ce séjour pour visiter la Côte d'Azur.
- <sup>68</sup> Jacob cite le quatorzième vers du poème « Apparition » : « Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté/Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté... », (MALLARMÉ Stéphane, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 30).
- <sup>69</sup> Titre d'un chapitre du *Roi de Béotie* (O. 835-953) dans lequel Jacob raconte les souffrances de son hospitalisation à l'Hôpital Lariboisière.
- <sup>70</sup> Roland-Manuel a-t-il évoqué l'espoir d'une paternité ? Il sera exaucé en 1922 à la naissance de son fils Claude.



- <sup>71</sup> Lettre inédite, coll. Gilles Roland-Manuel. Cette lettre doit précéder de peu la publication d'un « Air de Pantalon, 1<sup>er</sup> acte », *La Revue Musicale, La NRF*, 2<sup>e</sup> année, n° 6, T. III, suppl. du 1<sup>er</sup> avril 1921.
- <sup>72</sup> *GII*, p. 13. Disposition inhabituelle de la date et du lieu d'expédition des lettres qui, chez l'épistolier, sont toujours en haut à droite de la lettre. Jacob s'est installé à Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret). Sur les conseils de l'abbé Weil, professeur à Orléans, familier de Jacob depuis 1917, il emménage dans ce petit village des plaines de l'Orléanais. Si la décision de l'exil semble irrévocable (il conserve cependant l'adresse de la rue Gabrielle jusqu'à la fin 1923), les revenus financiers chaotiques de ses éditeurs l'obligeront à revenir fréquemment à Paris. Dès son arrivée, Jacob célèbre auprès de ses correspondants, un lieu « célestial », « un Pontigny solitaire » : « on se croirait au Paradis » résume-t-il pour Radiguet. Jacob s'établit « poule pondeuse comme George Sand » (lettre suivante) et retrouve la période d'euphorie créatrice vécue à Quimper après l'apparition en 1909. Il se « libère d'une foule de poids lourds, manuscrits commencés, poèmes en prose en désordre... » (*ibid.*) par un travail intense qui est l'aboutissement de longues années de maturation.
- <sup>73</sup> Jacob songe-t-il à l'opéra éponyme de Haendel et par association d'idées au *Rolando furioso* de l'Arioste ? Ces variations euphoniques soulignent l'affection du poète pour son cadet (voir l'introduction).
- <sup>74</sup> Premier et unique volume de poésies édité par Gallimard du vivant de l'auteur, le recueil est placé sous le signe de l'épreuve douloureuse. L'autoportrait gravé sur bois placé en frontispice montre un Jacob coiffé d'un béret bien loin du dandy montmartrois au monocle. Voir également *infra* la lettre du 5 août 1921.
- <sup>75</sup> Ricardo Viñes (1875-1943) est un pianiste espagnol lié aux avant-gardes, proches de Debussy et de Satie ; il est de toutes les manifestations de Lyre et Palette.
- <sup>76</sup> Roland-Manuel rencontre Maurice Ravel (1875-1937) grâce à Erik Satie en 1911. Le jeune homme en devient l'élève le plus assidu et son premier biographe.
- <sup>77</sup> Michel Leiris (1901-1990), cousin par alliance de Roland-Manuel, a rencontré Jacob chez le musicien en février ou mars 1921.
- <sup>78</sup> *GII*, p. 19. Jacob jouait sur sa date de naissance pour des raisons de prédestinations astrologiques ; il est né le 12. Selon lui, ceux nés le 11 sont voués au malheur (voir *infra*, la lettre du 26 janv. 1922 à propos de Léon Bloy).
- <sup>79</sup> Si Jacob se plaint de recevoir peu de lettres de Roland-Manuel, elles sont cependant « des pointes exquises » comme ce charmant quintil que Jacob compose pour le remercier (JACOB Max, *Lettres à Liane de Pougyl Max Jacob et Salomon Reinach*, Plon, 1980, p. 28).
- <sup>80</sup> Le vicaire, l'abbé Hatton, est « un breton à l'accent, gonflé de muscles, blond, à la fois aimable et bourru » (*Ibid.*) ; l'autre, l'abbé Fleureau, sera le confesseur de l'auteur.
- <sup>81</sup> Maurice Delage (1879-1961), compositeur français de mélodies lyriques.
- <sup>82</sup> *GII*, p. 21.
- <sup>83</sup> Fernand Vandérem, pseudonyme de Fernand-Henri Vanderheyem (1864-1939), auteur dramatique, romancier et critique littéraire.
- <sup>84</sup> Adolphe Brisson (1860-1925), directeur des *Annales Politiques et Littéraires*.
- <sup>85</sup> Maxime Brienne (1886-1926) pseudonyme de Louis Babet, journaliste, membre de l'Action Française.
- <sup>86</sup> Henri Valensi (1883-1960), peintre. Habitué du salon des Indépendants où il expose dès 1907, il a été membre de la Section d'or avec Duchamp, Picabia et Gleize. Il s'est illustré dans un mouvement, le musicalisme.
- <sup>87</sup> Jean Godebski (1901-1990) et sa femme Marie-Thérèse de Bernis dite Mimi, proches des deux

protagonistes.

- <sup>88</sup> Il s'agit de Marie Bidault que l'on retrouvera dans le poème « Mœurs 1944 » (*O.*, 1591), avec son « ménage et sa batterie de cuisine. »
- <sup>89</sup> Épouse du compositeur et directeur du Trianon Lyrique, Louis-Marie Jean Masson (1878-1957).
- <sup>90</sup> Voir *supra* n. 45. Cependant, c'est au chapitre III de *Filibuth ou la montre en or* que peuvent se lire les aventures de Mme Burckardt, de son valet et de cette montre voyageuse (*NRF*, Gallimard, coll. Blanche, 1923.- rééd. 1968, p. 132-165).
- <sup>91</sup> Voir *supra* note 74.
- <sup>92</sup> Paul Morand (1888-1976) alors diplomate avait effectivement aidé Reverdy (*PJ*, 101).
- <sup>93</sup> Cocteau et Radiguet sont en vacances en Auvergne à l'Hôtel du Parc de Besse-en-Chandesse. Ils seront rejoints par les Bertin. Georges Auric résidait à Issoire à quelques kilomètres. Durant cette période on relève un échange épistolaire restreint entre Jacob et Cocteau (deux lettres).
- <sup>94</sup> Le roman paraîtra en mars 1923.
- <sup>95</sup> Lettre inédite. Coll. Gilles Roland-Manuel.
- <sup>96</sup> Nom de la villa des Dreyfus à Lyons-la-Forêt où Jacob a été invité à plusieurs reprises.
- <sup>97</sup> Voir lettre suivante.
- <sup>98</sup> *GII*, p. 37.
- <sup>99</sup> Max Jacob a quitté le presbytère pour le Monastère désaffecté qui jouxte la Basilique au flanc nord.
- <sup>100</sup> Il s'agit de Roland Moufflet, futur curé du Pithiverais. Féru d'archéologie, il œuvra à la découverte des trésors médiévaux du Loiret.
- <sup>101</sup> Le milieu clérical ligérien est antidreyfusard. Jacob exprime souvent sa gêne face aux opinions de ses hôtes qui voudront, par exemple, le persuader de voter en faveur de l'Action française (*MJJC*, 3 février 1922, p. 78).
- <sup>102</sup> Il s'agit de Louis Vaillant, très aimé et modèle de l'amitié pour l'auteur. Voir JACOB Max, « Lettres à Louis Vaillant, 1921-1939 », corr. annotée par Jacqueline Pigeot, *MJE*, p. 63-109.
- <sup>103</sup> Parce que Jacob initie un portrait sous l'angle de l'ouvrage ; voir *supra*.
- <sup>104</sup> Lucien Guitry (1860-1925), auteur, comédien et père du non moins célèbre Sacha (1885-1957).
- <sup>105</sup> Il s'agit d'un aveu très rare de Jacob concernant l'usage de la correspondance à titre personnel.
- <sup>106</sup> Roland-Manuel est, comme Jacob, d'origine juive. L'épistolier anticipe les vœux de la nouvelle année qui débutera le 4 octobre. Par ce mot-valise, il évoque l'interjection commune aux deux religions monothéistes.
- <sup>107</sup> *GII*, p. 46.
- <sup>108</sup> Jacques Hébertot (1886-1970), poète, journaliste et éditeur. Directeur de théâtre, il donnera son nom au théâtre parisien éponyme en 1940. De 1919 à 1925 il dirigea les Théâtres des Champs-Élysées (voir lettre suivante).
- <sup>109</sup> Outre de violentes et récurrentes crises hépatiques, Jacob souffre de rages de dents et de fréquentes otites.
- <sup>110</sup> Lettre inédite. Coll. Gilles Roland-Manuel.
- <sup>111</sup> Eugène Leiris est mort le 16 novembre 1921.
- <sup>112</sup> Roland-Manuel a-t-il évoqué la prochaine représentation de *L'Heure espagnole* à l'Opéra (5 déc. 1921) ou son prochain compte-rendu ? (voir « À l'Académie nationale de musique, *L'Heure espagnole*, comédie musicale en 1 acte de M. Franc-Nohain, musique de Maurice Ravel », *L'Éclair*, 8 déc. 1921, p. 3 -, rééd. *Lettre des Amis de Maurice Ravel*, n° 7, mars 2016, p. 7).
- <sup>113</sup> PIERREFEU Jean de, *GQG, secteur 1, par le rédacteur du communiqué*, Éd. française illustrée, 1920.
- <sup>114</sup> Il s'agit du *Cabinet noir* (Bibliothèque des Marges) dédié « à Roland Manuel/l'admirable musicien d'Isabelle et Pantalon./son ami,/M. J. ». Remis en vente par *La NRF* immédiatement, la rééd.

- augmentée paraîtra en 1928 (*O.*, 965-1091). Voir *infra* la lettre du 26 janvier 1922.
- <sup>115</sup> Michel Leiris est du 30 avril, signe « exclusivement martien » (JACOB Max, *Petite astrologie*, Reims : Le Bibliophile rémois, 1989, p. 25) ; le Bélier fait partie des signes astrologiques les plus énergiques. Par le même courrier, Jacob reconforte le jeune Leiris très ému encore de la disparition de son père et l'encourage à ne pas se mésestimer : « Vous traversez la période du doute de la vingtième année, période devenue effroyable en notre temps » (*Lettres à Michel Leiris*, *op. cit.*, p. 33).
- <sup>116</sup> Il s'agit du mariage d'Emma Alexandre - fille de Rachel Alexandre née Gompel et du docteur Gaston Alexandre - unie à Pierre Weill le 17 novembre 1921. Je remercie Alain Bousicaux, généalogiste et cousin des Jacob, de son aide.
- <sup>117</sup> *PJ*, p. 123. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>118</sup> Il s'agit de la Société des Auteurs (aujourd'hui SACD) dont Jacob est membre depuis le 16 sept. 1921. *Isabelle et Pantalon* a été programmé sur cinq représentations au Trianon Lyrique (11-15 déc. 1922). La répartition des droits donne 249,96 fr. à Jacob et 499,91 fr. au musicien ; Louis Masson, directeur du Trianon, paiera directement 1500 fr. à André Caplet pour la direction d'orchestre (BnF, IFN-53034317). Jacob touchera également 2000 fr. des éd. Heugel en décembre (*Souches comptables*, *op. cit.*). Jacob reviendra à plusieurs reprises auprès de Roland-Manuel sur la répartition de ses droits (voir lettres suivantes).
- <sup>119</sup> Il s'agit d'une interview réalisée au domicile de l'écrivain par André Lang (*Les Annales*, n° 2012, 15 janv. 1922, p. 29-30.- rééd. LANG André, *Voyage en zigzags dans la République des lettres*, La Renaissance du Livre, 1922). Je remercie P.-Marie Héron, professeur à l'Université de Montpellier, de son aide.
- <sup>120</sup> Ce service de presse s'est-il égaré ? On ne connaît que l'ex. de septembre : « Quand j'étais roi de Béotie/j'avais des sujets des soldats./Offenbach/depuis que j'habite à St-Benoît/dans un monastère je n'ai plus/rien que la foi/ceci explique le titre/Max Jacob/14 sept. 1922/à mon ami Roland » (MUQ, acquisition avec l'aide du FRAB).
- <sup>121</sup> Premières déclarations les 6 et 7 juillet 1922 pour « Quatre poèmes de Max Jacob » ; le 12 mars 1932 pour « Cinq poèmes de Max Jacob » et le 20 août 1932 pour *Le Bal masqué* (dossiers Sacem).
- <sup>122</sup> *GII*, p. 73.
- <sup>123</sup> Aurélien Scholl (1834-1902), journaliste et homme de lettres connu pour son humour cinglant.
- <sup>124</sup> Georges Limbour (1900-1970), poète et romancier très apprécié par Jacob que l'auteur rencontre en 1919 grâce à Jean Dubuffet. Il venait de fonder la revue *Aventure*, titre primitif de *Dés* ; au premier numéro figure la réponse de Jacob à l'enquête sur « La faillite de l'humour. »
- <sup>125</sup> Jacob ne cesse de critiquer le livret d'*Isabelle et Pantalon*. À Poulenc, à qui il promet « un bon livret d'opérette » il le juge « vieux jeu » (POULENC Francis, *Correspondance 1910-1963*, réunie, choisie, présentée et annotée par Myriam Chimènes, Fayard, 1994, 12 oct. 1922). À Liane de Pougy, il confie : « Je ne suis pas fier d'*Isabelle* ! », (*PJ*, p. 214).
- <sup>126</sup> Jacob participait activement à la vie sociale du village : il dessinait des décors de théâtre pour les fêtes paroissiales ou des dessins pour la loterie communale, il vendangeait et enseignait au catéchisme (voir La Bibliographie en annexe du présent volume).
- <sup>127</sup> François Louis-Marie Eugène de Gouÿ, comte d'Arsy (1883-1941), aristocrate fortuné. Il évolue, avec son compagnon Russel Hubbard Greely, au sein de la société mondaine parisienne. Rue de Condé, ils offrent des fêtes somptueuses ; au Piquey sur le bassin d'Arcachon ou dans leur château près de Grasse, ils reçoivent de nombreux artistes. Une abondante correspondance lie le couple à Max Jacob (voir la corr. générale). Lors de ces fêtes, Jacob croise de nombreuses personnalités mondaines dont la princesse Murat immortalisée dans *Le Bal du comte d'Orgel* sous les traits de la

- princesse Austerlitz. Elle figure au carnet d'adresses de Jacob (« Agenda de Max Jacob », MBAO, 94-23-2) et sur ses fiches comptables pour la vente d'œuvres graphiques (*op. cit.*).
- <sup>128</sup> *PJ*, p. 126. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>129</sup> *La Douleureuse passion de N. S. Jésus Christ d'après les méditations d'A. C. Emmerich, religieuse augustine du couvent d'Agnetenberg, à Dulmen, morte en 1824*, trad. Abbé Cazalès, Bray et Reteaux, 1870. Jacob vient de découvrir ce « livre inouï [...], renversant » (*GII*, p. 85).
- <sup>130</sup> Pierre Bertin a eu de nombreux ennuis conjugaux, voir *infra* les commentaires de Jacob contre les mœurs féminines jugées extravagantes.
- <sup>131</sup> *GII*, p. 131. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>132</sup> Voir l'article de Roger Allard dans *La NRF* : « Si nous regrettons les poèmes que Jacob eût pu écrire, croyez qu'il les regrette aussi [...] il n'écrit jamais que la parodie du poème rêvé d'abord, et la satire de ses accès lyriques involontaires. Il fait songer à ces artistes de music-hall qui commencent par jongler avec des assiettes et finissent par un grand massacre de vaisselle, donnant ainsi au spectacle de l'adresse bafouée par elle-même » (déc. 1921, p. 743-744).
- <sup>133</sup> Administrateur des droits de Max Jacob à la Sacem.
- <sup>134</sup> Paru en 1929 à *La NRF* illustré de lithographies de l'auteur. Le roman initié en juillet 1921 (à Radiguet, *PJ*, p. 97) est achevé en déc. 1924. Le recueil présente une série de portraits acerbes d'une classe sociale qui n'a jamais plu à l'auteur.
- <sup>135</sup> Hélène d'Éttingen (1887-1950), artiste-peintre et femme de lettres sous le pseudonyme de Roch Grey ou Léonard Pieux et en art graphique sous celui de François Angiboult. Elle anime un salon couru des avant-gardes et apporte un soutien non négligeable à Apollinaire pour *Les Soirées de Paris*. On peut lire son portrait dans JACOB Max, *Chronique des temps héroïques*, Broder, 1957, p. 25-28. Nicole Groult (1887-1966) est la sœur de Paul Poiret, le célèbre couturier. Toutes deux mènent une vie extravagante dans le Paris de l'époque.
- <sup>136</sup> Marcelle Meyer a quitté Pierre Bertin et s'est installée au Lutétia avec son amant.
- <sup>137</sup> Lettre inédite, coll. Gilles Roland-Manuel. Au crayon graphite, d'une main tierce [avril 23], mais la naissance de Claude Roland-Manuel, le 20 juin 1922, permet de situer cette missive.
- <sup>138</sup> En 1922, Jacob fait seulement un court séjour en mai dans le Morvan, à l'Abbaye de La Pierre-qui-Vire. Il a séjourné sur la Côte d'Azur à l'occasion de sa convalescence en 1920 (voir *supra* n. 67). Il note ses escapades dans un petit carnet encore inédit, *De Marseille à Monaco en train, 1920* (BnF, NAF 28813). Les pages sur Marseille et l'Estaque ont inspiré cette lettre de voyage imaginaire : « Un dimanche à Marseille. Le squelette d'un port endormi le dimanche. La queue dans l'eau d'un vieux bateau sombré. Et ce géant rouillé d'ancien transatlantique rougi de souvenirs du temps. Au loin le promontoire parlait d'Adriatique avec les maisons roses dans les pins parasols. [...] l'Estaque, ses montagnes blanches noires çà et là dans la verdure sombre. [...] Notre dame de la Garde domine tout cela avec sa couronne de montagnes. »
- <sup>139</sup> Parodie de la première strophe du poème « Venise » d'Alfred de Musset (MUSSET Alfred de, *Poésies, 1828-1833* : Lemaire éd., p. 9) : « Dans Venise la rouge/pas un bateau qui bouge/pas un pêcheur dans l'eau/pas un falot ». Je remercie Jean de Palacio de son aide.
- <sup>140</sup> Si Paulhan a apprécié le livre - « *Cinématoma* n'est qu'une étude de langage : vous seul vous en êtes douté » lui confie Jacob le 11 août 1921 (*op. cit.*, p. 86), Jacob est, en revanche, désappointé du compte-rendu de Roger Allard (*La NRF*, 1<sup>er</sup> août 1920, n° 83, p. 327). Le critique évoque un « verbiage emprunté » et s'il reconnaît quelques très bons tableaux de mœurs, le jugement est mitigé. L'admiration pour Jacob est plus marquée dans l'article « Reconnaissance à Dada » de Jacques Rivière qui précède le compte-rendu. Jacob est associé à l'Esprit nouveau, *Le Cornet à dés* y est largement cité.

- <sup>141</sup> Dans son carnet (*De Marseille à Monaco, op. cit.*), Jacob écrit « Le Marseillais a la peau couleur de miel, les manières douces, la mise correcte. Il ne porte guère la barbe que s'il a des prétentions artistiques ou intellectuelles [...]. Il est avenant et indifférent. Le Marseillais est fier de lui, suffisant et très raffiné. »
- <sup>142</sup> « La baie de Saint-Tropez est belle. [...] Elle me rappelle la baie de Douarnenez de mon enfance. » (*Ibid.*)
- <sup>143</sup> *Filibuth ou la montre en or, op. cit.*, p. 110 sq.
- <sup>144</sup> *PJ*, p. 141. Ms BnF (*op. cit.*). Jacob adressera un ex. de son *Art poétique* à Mme Dreyfus : « À Madame Fernand Dreyfus/non en prétendant l'intéresser/mais en témoignage de très respectueuse amitié. »
- <sup>145</sup> Le motocycliste est Jean Dubuffet.
- <sup>146</sup> Comédie lyrique en 5 actes composée en 1905 par Alfred Bruneau (1857-1934), livret d'Émile Zola.
- <sup>147</sup> *PJ*, p. 147. Ms BnF (*op. cit.*). Jacob séjourne à Paris pour les répétitions d'*Isabelle*, il loge chez Dubuffet jusqu'en janvier 1923. La lettre de Liane de Pougy manque.
- <sup>148</sup> À tel point que Jacob pense avoir perdu l'estime et l'amitié des Roland. Il demande à Leiris si « Roland [le] trouve idiot » (*Lettres à Michel Leiris, op. cit.*, nov. 1922, p. 82).
- <sup>149</sup> Jacob sera plus satisfait par le compte-rendu de Georges Auric paru dans *Lyrice* (janv. 1923, 2<sup>e</sup> année, n° 11, p. 10-11). Auric reproche peut-être « un peu trop d'effleurement de batterie » mais juge l'œuvre charmante. L'article était illustré d'un portrait de Roland-Manuel par Max Jacob (*infra*, p. 32).
- <sup>150</sup> Non identifié.
- <sup>151</sup> *PJ*, p. 152. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>152</sup> Nouvelle publiée dans la revue dirigée par Maurice Raval, n° 30, 4<sup>e</sup> année, déc. 1922-janv. 1923, p. 375-380.- rééd. *CMJ4*, p. 25-29.
- <sup>153</sup> Jacob se rend à Paris vers le 20 février pour le service de presse de *Filibuth*.
- <sup>154</sup> André Caplet (1878-1925), compositeur et chef d'orchestre, dirigera l'orchestre d'*Isabelle et Pantalon* à la création. « Je baigne de joie, je plonge dans la joie. Je fais des cabrioles : je suis sauvé » lui écrit Roland-Manuel quand Caplet donne son accord (29 août 1922, BnF, Dpt. Musique, BOB-32182). Caplet était aussi très apprécié de Jacob comme en témoigne la lettre du 12 octobre 1922 (BnF, Dpt. Musique, 269-425) :  
*10 rue Berthollet*  
 [...] *J'ai distingué de suite que vous étiez de la caste des grands et quand je vous ai vu à l'œuvre, j'ai vu clair comme eau que vous étiez encore plus qu'un grand musicien. [...] Vous m'avez appris le chant, l'art de retenir un air en le caricaturant, l'art de parler aux gens en général et aux acteurs en particulier, vous m'avez appris ... tout... à moi, vieux Cabol(t) qui ai 30 ans de Paris et qui me crois plus d'expérience. On prend souvent la fatigue pour de l'expérience. Bref Caplet, vous m'en avez bouché un coin. Je ne sais si ce mot énergique se comprend encore, l'esprit vieillit encore plus vite que les gens, ce qui n'est pas peu dire. J'ai une envie folle de travailler avec vous et je pense beaucoup à ce que nous ferons. J'entrevois des « Florian », des paysans enrubannés avec cages d'oiseau et amours champêtres et distingués et puis la cour d'un roi d'opérette, une [illisible] et une apothéose ou le petit paysan de Florian sera milliardaire. [...] Max Jacob auteur dramatique par la grâce de Roland-Manuel et d'André Caplet. Que le ciel me foudroie si je deviens jamais un Montaigne pour ce Capulet-là.*
- <sup>155</sup> *GII*, p. 155. Le flux épistolaire s'est ralenti. Jacob s'en est ouvert auprès de Leiris : « Si tu vois les Roland, dis-leur que je me plains de leur méprisant silence. » (*Lettres à Michel Leiris, op. cit.*, p. 93).
- <sup>156</sup> Roger Charles Félix Allard (1885-1961), poète, éditeur et critique français. Il travaille également

- chez Gallimard pour les éditions de luxe, il initie le roman *Le Tableau de la Bourgeoisie*. Roland-Manuel a-t-il lu le compte-rendu du *Laboratoire central* ou de *Cinématoma* ? (voir *supra* n. 140).
- <sup>157</sup> Paragraphe biffé sur le ms jusqu'à « repentir de la vie passée ».
- <sup>158</sup> Il s'agit du Prix du Nouveau Monde dont le premier lauréat fut Raymond Radiguet pour le *Diable au corps*. Le lauréat assurera avoir envoyé à Jacob « au moins deux fois [son livre], si ce n'est trois » (RADIGUET Raymond, *Lettres retrouvées*, éd. Chloé Radiguet et Julien Cendres : Omnibus, 2012, 29 mai 1923). Un exemplaire retrouvé après le décès de Radiguet porte la dédicace : « Mon cher Max. Permets-toi (sic)/de t'envoyer cet exemplaire/d'un livre qui te doit tant. (Comme tout ce que je peux/écrire). Car c'est toi/qui m'a tenu la main/et appris/à écrire/lisiblement./Ton admirateur et ton ami./Raymond Radiguet./Mai 1923. » L'ouvrage sera adressé à Jacob par Maurice Radiguet. Deux lettres truffent l'exemplaire. La première datée du 14 déc. 1923 est la lettre de condoléance de Jacob aux parents du jeune homme et la seconde du 26 déc. est celle de l'envoi du livre au poète. L'ouvrage a été retrouvé dans les affaires de Radiguet après inventaire (coll. particulière).
- <sup>159</sup> Deux fragments d'*Isabelle et Pantalon* ont été interprétés au Conservatoire de Nancy par Marguerite Herleroy le 18 février 1923 (lettre de Roland-Manuel à Marguerite Herleroy, 17 février 1923, ALDE, vente du 8 juin 2017, lot n° 218). Persuadé de l'insuccès de l'opéra-bouffe – à cause de son caractère avant-gardiste ? -, Jacob offre « la partitionette - seul exemplaire qu'il possède » à Emma Hertz qui devra excuser « certaine maculature sur telle feuille de garde ou d'avant-garde », (*PJ*, p. 157). Roland-Manuel offrira son exemplaire à Ravel dédicacé : « À Maurice Ravel/avec toute l'affection de/ton vieux/Roland-Manuel » (*Lettre des Amis de Maurice Ravel*, *op. cit.*, p. 23).
- <sup>160</sup> Michel Leiris faisait des études de chimie, son père était commis d'agent de change. Leiris a-t-il eu la velléité d'embrasser une carrière bancaire ? Jacob évoque cette possibilité dans une lettre au jeune homme (*op. cit.*, p. 59).
- <sup>161</sup> Georges Soudry (18 ?-1959), collaborateur du fondateur des éditions Heugel, musicien.
- <sup>162</sup> Médecin remplaçant à Saint-Benoît. Jacob entretient avec lui des liens amicaux et loue ses qualités : « Chasseur, pêcheur, bibliophile, liseur, sculpteur de cannes, ironique, bienfaisant et qui fait de mauvais vers, breton ce qui ne gêne rien, veuf, aimant les jeunes filles et guérissant tous les maux parce qu'il a horreur de la maladie. Au physique grand orang-outang ! sa douceur rend les pointes de feu agréables » (à Liane de Pougy, 21 février 1924, *PJ*, p. 213).
- <sup>163</sup> Daniel Lazarus (1898-1964), chef d'orchestre et compositeur.
- <sup>164</sup> *PJ*, 177. Ms BnF (*op. cit.*). Un motif d'arabesque au crayon bleu orne le verso haut de page, tête bêche.
- <sup>165</sup> Siège de la Société des auteurs.
- <sup>166</sup> Roman satirique de la ville de Guichen/Quimper paru en mars chez Émile-Paul Frères. Initié depuis 1903 et rédigé entre 1912 et 1915 (le ms autographe est conservé à la MUQ), le roman présente les tumultueux démêlés à propos d'un terrain légué à la ville et à propos duquel on se dispute pour édifier un théâtre ou un asile de vieillards alors qu'on vient d'y trouver des ressources minières.
- <sup>167</sup> Être enrôlé dans le sentiment amoureux, y être assujéti et s'en remettre à l'autre est un *topos* récurrent de l'expression de l'amitié chez Jacob qui ne se sent jamais digne d'être l'ami d'autrui (voir *infra* lettre du 9 nov. 1927 et SISTRAC Patricia, « Lettres d'amour et d'amitié, Max Jacob ou la passion d'aimer », *CMJ* 13/14, p. 117-138).
- <sup>168</sup> Aurélie de Faucambergue (1882-1948) dite Mme Aurel, romancière et essayiste, tenait un salon littéraire où sera prononcée le 13 décembre une conférence sur Max Jacob par Valery Larbaud (voir « Hommage à Max Jacob », *Intentions*, n° 20, 1923.- rééd. CES/1, 1978). Mme Aurel a

résidé plusieurs fois à St-Benoît. À l'été 1923, le séjour est sans doute destiné à préparer la future conférence que Jacob a d'abord proposé à Michel Leiris (*op. cit.*, p. 114). Cette visite a précipité la fin du charme du village ligérien qui a colporté des rumeurs malveillantes au sujet d'une liaison entre Mme Aurel et le poète. De surcroît, des attitudes jugées extravagantes ont aussi attiré l'attention du fisc sur les pratiques hôtelières des prêtres. Un redressement fiscal entretiendra une sourde rancœur envers Jacob. Ce premier incident et la présence de Nino Frank, jeune admirateur italien consommeront la première vraie rupture avec St-Benoît (voir *infra* n. 182).

<sup>169</sup> Paru à compte d'auteur en 1917, *Le Cornet* a connu deux rééditions grâce à l'ami et correspondant de Jacob, Florent Fels, nouveau directeur de collection chez Stock qui publiera deux éditions du recueil. La première, en 1922, est une édition réduite, la seconde, définitive et revue par l'auteur, paraîtra en octobre 1923 (voir Sustrac Patricia, « Brève histoire d'un recueil », *CMJ 17/18*, p. 135-157).

<sup>170</sup> *GII*, p. 220, *PJ*, p. 194, Ms BnF (*op. cit.*).

<sup>171</sup> Les lettres de cette période adressées au jeune Leiris veulent le « déshypnotiser de Rimbaud et Lautréamont. Ces hommes étaient neufs de leur temps, nous devons être neufs du nôtre » (*Lettres à Michel Leiris, op. cit.*, p. 113).

<sup>172</sup> Jacob a été l'hôte des Ghika à Roscoff pendant l'été ; le séjour a été houleux. L'auteur, frappé d'une congestion pulmonaire lors de son départ précipité est encore souffrant : « Les oiseaux de mon pauvre thorax et le vent souffle sifflent le même air. » (*Ibid.*, p. 113).

<sup>173</sup> Dès son arrivée à St-Benoît, Gallimard verse à Jacob une avance sur ses droits. Les versements s'interrompent en janvier 1922 pour reprendre d'avril à septembre (500f./mois). En 1923, Jacob perçoit une avance de 1500f. De 1924 à 1925, Gallimard reprend le versement mensuel ; les années suivantes sont manquantes (*Souches comptables, op. cit.*). L'histoire éditoriale de Jacob est mouvementée : il disperse son œuvre au gré de ses humeurs. Jacob a besoin d'argent et par conséquent n'hésite pas à publier des inédits en revues ou des recueils instaurant une rivalité entre ses éditeurs. Sa pratique - courante à l'époque - est une (très) libre interprétation du droit de la propriété intellectuelle face à un éditeur qui souhaite conserver un monopole mais qui, selon l'auteur, est bien peu généreux pour le faire vivre correctement. On ne s'étonnera donc pas que Jacob eut de nombreux différends avec ses éditeurs (et ses galeristes) qu'il surnomme fréquemment « les canaques » sans toutefois montrer beaucoup de loyauté envers eux.

<sup>174</sup> Jacob cite de mémoire le vers de Lamartine « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. » Jacob se souvient sans doute aussi des vers suivants tout rousseauistes qui fournissent à Lamartine la suite de sa méditation : « Dans la prison des sens enchaîné sur la terre/Esclave, il sent un cœur né pour la liberté/Malheureux, il aspire à la félicité », (LAMARTINE Alphonse de, « L'Homme » dans *Méditations poétiques* [Méditation deuxième], Genève : éd. Slatkine, 2000, p. 31).

<sup>175</sup> Max Jacob est fasciné par l'Empire, il raffole des airs de ce répertoire qui ont bercé sa jeunesse et nombre de ses fictions.

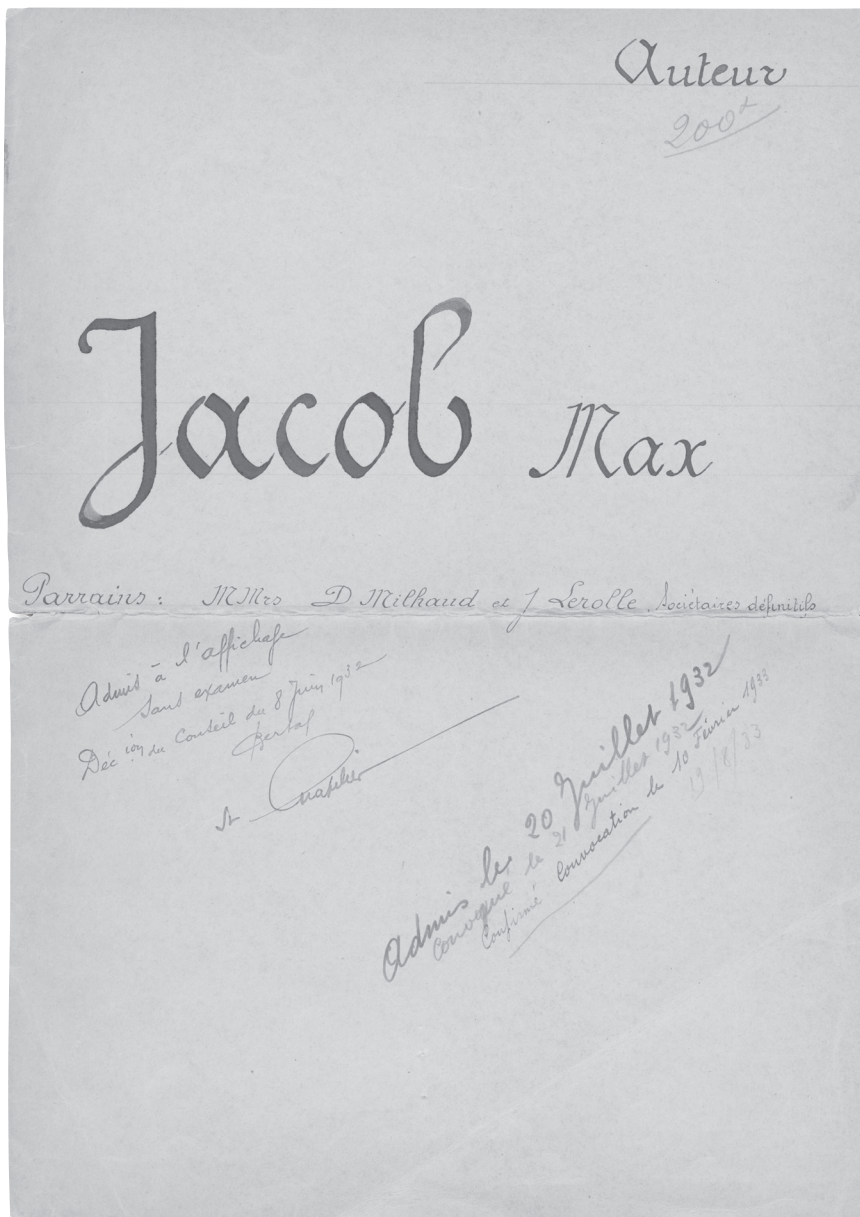
<sup>176</sup> « Mémoires d'un ancien ténor devenu fou » (*O.*, 740-743). Selon Jacob, « pièce la plus faible du livre » (*MJJC*, p. 139, 21 oct. 1922).

<sup>177</sup> Émile Vuillermoz (1878-1961) compositeur français, critique cinématographique et musical.

<sup>178</sup> À la création d'*Isabelle et Pantalon*, Pierrot était interprété par le ténor José de Trévi (1880-1958). Lors de la reprise, en janvier 1924, le rôle sera confié à Victor Forti (1890- ?) et non « Torti » comme l'écrit Jacob (voir lettre suivante). Outre de Trévi, les interprètes étaient : Marcelle Évrard : Isabelle (femme de Pierrot, soprano) ; Andrée Moreau (Léa Judith dite Andrée, 1899- ?) : Zerbinette (suivante d'Isabelle, mezzo-soprano) ; Marrio : le docteur Pantalon (basse-bouffe) ; Alex Jouvin : Arlequin (baryton Martin).

- <sup>179</sup> Vingt-neuvième vers du poème de l'auteur « Petite ville anglaise le dimanche », (*Laboratoire central*, O., 613).
- <sup>180</sup> *PJ*, p. 209. Ms BnF (*op. cit.*). *Isabelle et Pantalon* a été repris le 22 janvier 1924 puis le 12 mars 1926 au Théâtre de Bordeaux (BnF, Dpt. Art et spectacles, 62720-7).
- <sup>181</sup> *L'Homme de chair et l'homme reflet* paraîtra en mars (Sagittaire, coll. La Revue Européenne, n° 7, ill. d'un portrait de Max Jacob par Man Ray). Simultanément *La NRF* fait paraître l'ouvrage avec la mention de deuxième édition. Jacob fait-il preuve ici de prévention au sujet du roman qui précipita la rupture avec le jeune Leiris croyant se reconnaître dans le portrait peu flatteur de l'élève M[ichel] L[elong] ? Jacob envoya un ex. du roman dédié : « À Roland-Manuel/En désespérant de le/Satisfaire mais avec une/Grande ferveur d'amitiés. »
- <sup>182</sup> *PJ*, p. 243, Ms BnF (*op. cit.*). Carte postale d'une vue de Pise (place du Dôme, le Baptistère et le Campanile). Suscription : « Monsieur/Roland Manuel [sic], 42, rue de Bourgogne, Paris VII<sup>e</sup>/France ». La phrase « Tour de Pise » est écrite sur une portée en clef de sol. Max Jacob est alors en Italie pour le Jubilé à l'invitation de Paul Petit, secrétaire de Claudel. Le désir d'Italie fut largement inspiré par le jeune Nino Frank, admirateur italien du poète qui séjourna à St-Benoît de nov. 1923 à mars 1924. Jacob traversera la péninsule du 15 mai au 4 juillet 1925. Ce long périple touristique et religieux est consigné dans son carnet de voyage (voir JACOB Max, *Carnet Viaggio in Italia*, testo originale a fronte, A cura di Adriano Marchetti, Rome : Marietti I Rombi, 2004).
- <sup>183</sup> *PJ*, p. 249. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>184</sup> Benjamin Jean-Pierre Henri Rivière (1864-1951) peintre et décorateur des silhouettes du Chat noir.
- <sup>185</sup> *PJ*, p. 287. Ms BnF (*op. cit.*).
- <sup>186</sup> Jacques-Paul Bonjean (1899-1990), galeriste et collectionneur. Cofondateur avec Maurice Sachs des éditions Aux Quatre Chemins spécialisée dans les tirages de luxe. Ils publieront de Max Jacob *Visions des souffrances et mort de Jésus Fils de Dieu* (achevé d'imprimer 25 novembre 1927, 350 ex. dont 1 ex. sur vieux Japon, 5 ex. sur Japon impérial et un dessin original inédit, 15 ex. sur Chine ; 279 ex. sur papier Annam de Rives et quelques ex. HC numérotés et signés par l'éditeur ; en garde, un autoportrait de l'auteur).
- <sup>187</sup> L'amitié des deux cousins germains Oreste et Pylade est proverbiale. Cet *incipit* invente un nouveau lien de parenté entre les deux artistes et soude métaphoriquement une amitié fusionnelle indéfectible. Utilisée au moment même où Roland-Manuel est converti, elle cristallise aussi une fraternité spirituelle. Roland-Manuel s'est converti au catholicisme principalement sous l'influence des Maritain, il a séjourné à Solesmes en mai 1926.
- <sup>188</sup> Jacob a rencontré Maurice Sachs fin 1925. Le jeune homme occupera une place prédominante dans la vie de Jacob tant sur le plan professionnel qu'affectif (voir SUSTRAC Patricia, « Lettres d'amour et d'amitié, Max Jacob ou la passion d'aimer », *op. cit.*).
- <sup>189</sup> *PJ*, p. 290, Ms BnF (*op. cit.*). Message écrit sur le prospectus de *Visions des souffrances et de la mort de Jésus fils de Dieu*. Le 30 novembre avait lieu le vernissage de l'exposition des dessins de l'ouvrage.
- <sup>190</sup> Lettre inédite, coll. Gaspard Olgiati. Jacob est en convalescence à Quimper après son accident de voiture du 19 août 1929. Il souffre de graves fractures. Dès son baptême, Roland-Manuel inscrira la devise bénédictine en *incipit* de ses missives.
- <sup>191</sup> À cause de ses accidents, Jacob a développé une véritable phobie des voitures. À André Lefèvre, il écrit : « J'en ai horriblement peur : [...] maintenant Paris m'effraie : je vois des autos menaçantes partout. D'ici [il est à St-Benoît], je n'en vois plus », (*Lettres à André Lefèvre, 1921-1943*, éd. établie par Jean de Palacio, Brest, Centre d'études des corr. et des journaux intimes, *Cahiers* n° 9, 2015, p. 18, 28 déc. 1921).





Ancien dossier de Max Jacob à la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique (Sacem). Page de garde portant la date d'admission et le nom de ses parrains. Document d'archive numérisé et reproduit avec l'aimable autorisation de la Sacem.

— PAGE 1 —

Mod. 16 — (Série 6-12-31)

Paris, le 19

13 688

13 688

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Sous les auspices de MM. <sup>(1)</sup> Jarius Milhaud et  
Jacques Ibert

Je soussigné <sup>(2)</sup> Jacob, Max

né à Quimper (Finistère)  
le 19 juillet 1876  
de nationalité française  
exerçant la profession de *bonnesse de lettres*  
demeurant à Paris rue Nollet, 55,

sollicite l'honneur  
d'être admis dans la SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE  
MUSIQUE en qualité de <sup>(3)</sup> Auteurs.

Titres spéciaux <sup>(4)</sup>  
auteur de 34 volumes dont plusieurs livres de poètes  
auteur de plusieurs centaines de présentations, et dessins etc....

Je joins, d'autre part, à l'appui de ma demande <sup>(5)</sup>, un exemplaire de  
chacune de mes <sup>(6)</sup> œuvres éditées, et sur lesquelles figure la mention  
obligée : « DROITS D'EXÉCUTION RÉSERVÉS », ainsi que les manuscrits de mes  
œuvres inédites, inscrites au tableau ci-contre.

Je déclare qu'aucune de mes œuvres n'a été éditée sans mention de réserve  
ou avec la mention : « sans droits d'auteur » <sup>(7)</sup>.

(1) Noms et qualités des deux Sociétaires définitifs servant de parrains.  
(2) Nom, prénom et pseudonyme.  
(3) Auteur ou Compositeur ou Éditeur, ou encore Auteur et Compositeur.  
(4) Prix divers : Borne, Institut, Sociétés, etc... Récompenses du Conservatoire, fonctions officielles. Membre d'Académie et Associations diverses, Chef de Musique militaire ou civile, etc.  
(5) Voir pages 2-3 et les notes relatives aux « Formalités à remplir ».  
(6) Nombre d'œuvres.  
(7) Dans le cas où certaines œuvres auraient été éditées avec la mention « Sans droits d'auteurs », le postulant devra en fournir une liste avec indication du nom de l'éditeur.

Dossier de demande d'admission de Max Jacob à la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique (Sacem) daté 20 août 1933 (dossier n° 13 688).

Page suivante : liste des œuvres déclarées par l'auteur. Document d'archive numérisé et reproduit avec l'aimable autorisation de la Sacem.

Designation des OEuvres du Postulant, editees ou inedites, jointes a la demande <sup>(a)</sup>

TITRES DES OEUVRES	GENRE	AUTEUR	COMPOSITEUR	EDITEUR (OU INEDIT)
Chanson 5 pièces	milobée	M. Jacob	F. Boulanger	Boirel-Lacelle
Comédie	-	-	-	"
La petite errance	-	-	-	"
Berceuse	-	-	-	"
Souris et souris	-	-	-	"
L'Est Musqui I. Prémil et suite brève	chant et piano	-	Poulenc	Boirel-Lacelle
- III. Madrina	-	-	-	"
- V. La Dame aveugle	-	-	-	"
- VI. Finale	-	-	-	"
Soubelle et Baudouin opéra comique	chant et orchestre	-	Robert Manuel	Harigel
Château : le collectionneur s'échoue	chant et orchestre	M. Jacob	Nabokoff	Édition revue à Paris le 2 octobre non éditée pour ce genre par Boirel-Lacelle
Klytemnestre - opérette	chant et orchestre	-	Clément P. Légal	"
Les filles du ténor - opérette	-	-	Sauguet	"
La femme fatale opérette	par dialogues à M. Jacob	-	Morinès	Boirel-Lacelle
Sérénade	-	M. Jacob	Virgil Thomson	non éditée

Je déclare ne faire partie d'aucune autre Société étrangère de perception similaire à la SOCIÉTÉ des AUTEURS, COMPOSITEURS et ÉDITEURS de MUSIQUE.

Certifié sincère et véritable,

(1)

le 22 août 1933.

M. Jacob.

(1) Noter et signer.

NOTA. — Toute demande d'admission, accompagnée des pièces mentionnées d'autre part, est soumise au Conseil d'Administration, qui statue sans être tenu de faire connaître les motifs de tout ajournement ou rejet. — Toute demande d'admission ajournée ne peut revenir devant le Conseil qu'à l'expiration du délai d'ajournement.

Chaque œuvre éditée doit porter, gravée sur le titre et sur la première page, ainsi que sur chaque partie détachée, la mention : « droits d'exécution réservés ».

(a) Pour que les œuvres jointes à la présente demande soient inscrites au Catalogue du nouveau Sociétaire, celui-ci devra en faire la déclaration, en la forme ordinaire; des « Bulletins de déclaration » lui seront adressés à cet effet.

Album breton, 1939, coll. Gérard Zunz, p. 70. Cliché Patricia Sustrac.


Mod. 71. — (1-4-54)

Reçu en vertu de la loi du 11 mars 1904 (art. 2, 3 et 4) et sur le récépissé  
 délivré par le Service des Douanes, en vertu de la loi du 17 mars 1904 (art. 1er et 2).

Reçu n° / timbre

**Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique**  
 RUE CHAPTAL, 10 — PARIS (9<sup>e</sup> ARR<sup>e</sup>)

**BULLETIN DE DÉCLARATION**

TITRES	GENRES	Reçu en vertu de la loi du 11 mars 1904 (art. 2, 3 et 4) et sur le récépissé délivré par le Service des Douanes, en vertu de la loi du 17 mars 1904 (art. 1er et 2).	AUTEURS	COMPOSITEURS	ARRANGEURS	ÉDITEURS
						

**EXTRAIT DU RÉGLEMENT**

Art. 38. — La déclaration des œuvres est obligatoire; toute déclaration doit être faite avant l'exécution.

Art. 39. — La déclaration comprend : le dépôt d'un bulletin fourni par la Société et signé par les Auteurs et Compositeurs de l'œuvre déclarée. Tout bulletin non signé sera nul. Seuls les Membres de la Société ont droit de signer ledit bulletin.

Le bulletin de déclaration est conservé par l'Administration et, dans aucun cas, ne peut être rendu au Sociétaire.

Toute déclaration annulant une précédente devra être soumise au Conseil.

L'exemplaire de l'œuvre complète, éditée ou manuscrite, sera timbré et numéroté à son ordre d'inscription, au registre des déclarations, par l'employé préposé, qui le rendra au déposant, dans les huit jours ou dans la quinzaine, si l'œuvre est sujette à une taxation spéciale.

Les Membres de la Société ont intérêt à conserver tout exemplaire édité ou manuscrit revêtu du timbre à date de l'Administration.

Art. 42. — .... Les Auteurs et Compositeurs s'édiant eux-mêmes seront tenus d'effectuer le dépôt de leurs publications.

Toutefois, quand il y aura pour une œuvre plusieurs collaborateurs, le Bulletin de déclaration qui doit être signé par tous les collaborateurs indiquera le ou les noms devant figurer sur l'édition.

NOTA. — La déclaration n'est pas translatrice de propriété mais simplement déclarative de propriété.

Tout emprunt fait à une œuvre protégée ou non doit être indiqué sur le bulletin par les déclarants.

Aucune signature d'Auteur ne faisant pas partie de la Société ne peut être apposée sur le présent bulletin.

N. B. — En cas de collaboration, indiquer auquel des Collaborateurs il faut retourner le ou les manuscrits.

VOIR AU VERSO les indications complémentaires à porter sur ce Bulletin.

*Epilope*

*rien à déclarer!*

*ouf!*

«1) Dater et signer»

Certifié sincère et véritable,

(1) Fait à : \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_ 19\_\_

Bulletin de déclaration à la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique (Sacem) légendé par Max Jacob.